Master Negative
Storage Number

OCI00071.03

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Aulnoy, Madame d'

Le pigeon et la colombe

A Troyes

[17--?]

Reel: 71 Title: 3

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.03

Control Number: ABP-5599
OCLC Number : 04455388

Author : Aulnoy, Madame d' (Marie-Catherine), 1650 or 51-1705.
Title : Le pigeon et la colombe : conte nouveau / par Madame D***
[pseud.]
Imprint : Troyes : Impr. de la cit. Garnier, [17--?]
Format : 96 p. ; 16 cm.
Note : A chapbook.
Subject : Folklore France.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/15/94
Camera Operator: RT

LE PIGEON

ET

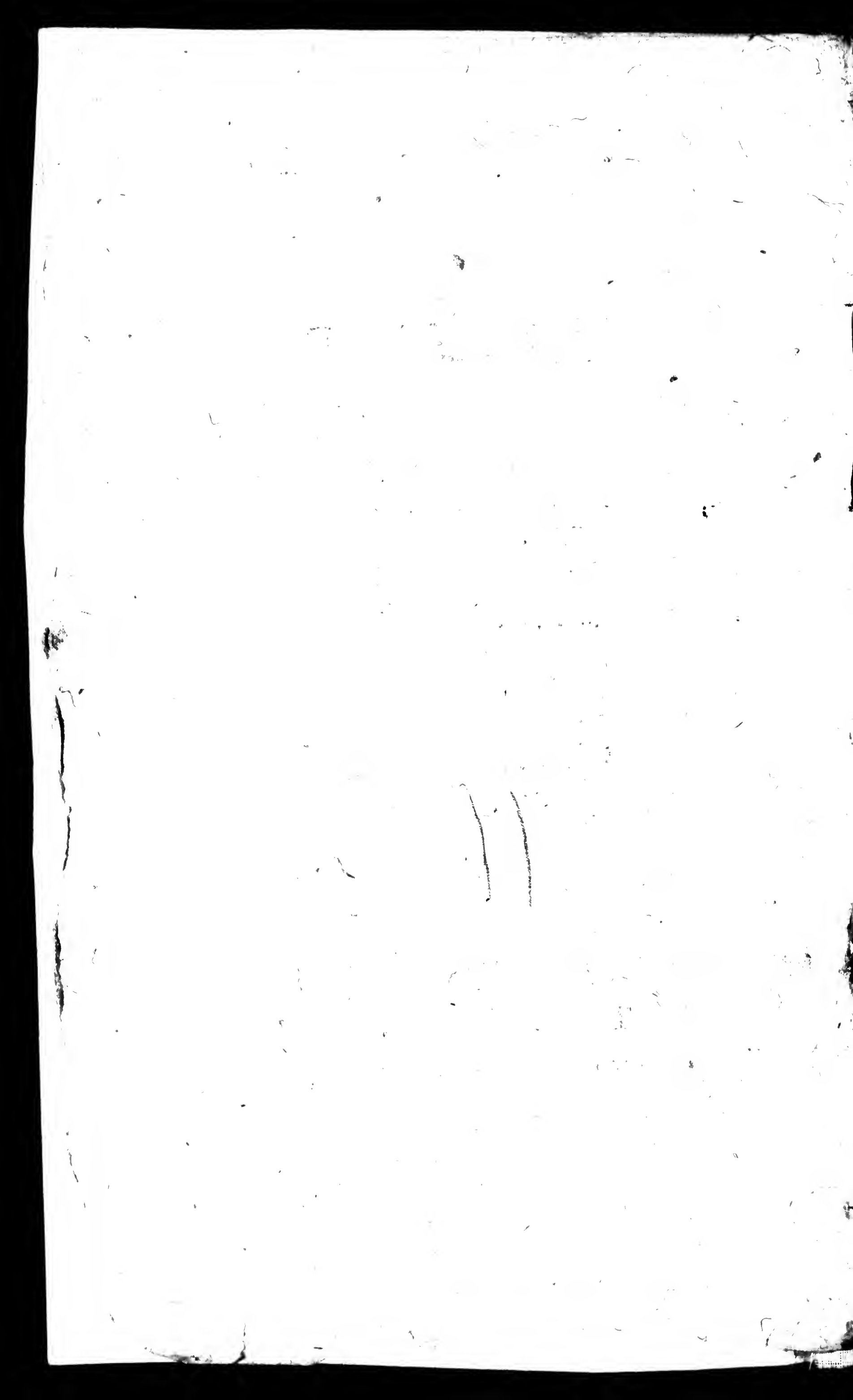
LA COLOMBE,

CONTE NOUVEAU,

Par Madame D***.



A TROYES,
De l'imprimerie de la Cit. GARNIER,
rue du Temple.



LE PIGEON

ET

LA COLOMBE,

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine qui s'aimoient si chèrement, que cette union servoit d'exemple dans toutes les familles; & l'on auroit été bien surpris de voir un ménage en discorde dans leur royaume. Il se nommoit le royaume des Déserts.

La reine avoit eu plusieurs enfans; il ne lui restoit qu'une fille, dont la beauté étoit si grande, que si quelque chose pouvoit la consoler de la perte des autres, c'étoit les charmes que l'on remarquoit dans celle-ci. Le roi & la reine l'élevoient comme leur unique espérance; mais le bonheur de la famille royale dura peu. Le roi étant à la chasse

ſur un cheval ombrageux, il entendit tirer quelques coups; le bruit & le feu l'effrayèrent; il prit le mors aux dents, il partit comme un éclair; il voulut l'arrêter au bord d'un précipice; il ſe cabra, & s'étant renverſé ſur lui, la chûte fut ſi rude qu'il le tua avant qu'on fût en état de le ſecourir.

Des nouvelles ſi funeſtes réduiſirent la reine à l'extrémité; elle ne put modérer ſa douleur, elle ſentit bien qu'elle étoit trop violente pour y réſiſter, & elle ne ſongea p us qu'à mettre ordre aux affaires de ſa fille, afin de mourir avec quelque ſorte de repos. Elle avoit une amie qui s'appeloit la fée Souveraine, parce qu'elle avoit une grande autorité dans tous les emp res, & qu'elle étoit fort habile. Elle lui écrivit, d'une main mourante, qu'elle ſouhaitoit de rendre les derniers ſoupirs entre ſes bras; qu'elle ſe hâtât de venir, ſi elle vouloit la trouver en vie, & qu'elle avoit des choſes de conſéquence à lui dire.

Quoique la fée ne manquât pas d'affaires, elle les quitta toutes, & montant ſur ſon chameau de feu, qui alloit plus vîte que le ſoleil, elle arriva chez la

reine, qui l'attendoit impatiemment : elle lui parla de plusieurs choses qui regardoient la régence du royaume, la priant de l'accepter & de prendre soin de la petite princesse Constancia. Si quelque chose, ajouta-t-elle, peut soulager l'inquiétude que j'ai de la laisser orpheline dans un âge si tendre, c'est l'espérance que vous me donnerez en sa personne des marques de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi; qu'elle trouvera en vous une mère qui peut la rendre bien plus heureuse & plus parfaite que je n'aurois fait, & que vous lui choisirez un époux assez aimable pour qu'elle n'aime jamais que lui. Tu souhaites tout ce qu'il faut souhaiter, grande reine, reprit la fée, je n'oublierai rien pour ta fille; mais j'ai tiré son horoscope; il semble que le destin est irrité contre la nature, d'avoir épuisé ses trésors en la formant; il a résolu de la faire souffrir, & ta royale majesté doit savoir qu'il prononce quelquefois des arrêts d'un ton si absolu, qu'il est impossible de s'y soustraire. Tout au moins, reprit la reine, adoucissez ses disgraces, & n'oubliez rien pour les prévenir : il

arrive souvent que l'on évite de grands malheurs lorsqu'on y fait une sérieuse attention. La fée Souveraine lui promit tout ce qu'elle souhaitoit, & la reine ayant embrassé cent & cent fois sa chère Constancia, mourut avec assez de tranquillité.

La fée lisoit dans les astres avec la même facilité qu'on lit à présent les contes nouveaux qui s'impriment tous les jours. Elle vit que la princesse étoit menacée de la fatale passion d'un géant, dont les états n'étoient pas fort éloignés du royaume des Déserts : elle connoissoit bien qu'il falloit sur toutes choses l'éviter, & elle n'en trouva pas de meilleur moyen que d'aller cacher sa chère élève à un des bouts de la terre, si éloigné de celui où le géant régnoit, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il vînt y troubler leur repos.

Dès que la fée Souveraine eut choisi les ministres capables de gouverner l'état qu'elle vouloit leur confier, & qu'elle eut établi des loix si judicieuses, que tous les sages de la Grèce n'auroient pu rien faire d'approchant, elle entra une une nuit dans la chambre de Constan-

cia ; & ſans la réveiller, elle l'emporta ſur ſon chameau de feu, puis partit pour aller dans un pays fertile, où l'on vivoit ſans ambition & ſans peine ; c'étoit une vraie vallée de Tempé : l'on n'y trouvoit que des bergers & des bergères qui demeuroient dans des cabanes dont chacun étoit l'architecte.

Elle n'ignoroit pas que ſi la princeſſe paſſoit ſeize ans ſans voir le géant, elle n'auroit plus qu'à retourner en triomphe dans ſon royaume ; mais s'il la voyoit plutôt, elle ſeroit expoſée à de grandes peines. Elle étoit très-ſoigneuſe de la cacher aux yeux de tout le monde ; & pour qu'elle parût moins belle, elle l'avoit habillée en bergère, avec de groſſes cornettes toujours abatues ſur ſon viſage ; mais telle que le ſoleil qui, enveloppé d'une nuée, la perce par de longs traits de lumière, cette charmante princeſſe ne pouvoit être ſi bien couverte, que l'on n'apperçût quelques-unes de ſes beautés ; & malgré tous les ſoins de la fée, on ne parloit plus de Conſtancia que comme d'un chef-d'œuvre des cieux qui raviſſoit tous les cœurs.

Sa beauté n'étoit pas la ſeule choſe qui la rendoit merveilleuſe : Souveraine l'avoit douée d'une voix ſi admirable, & de toucher ſi bien tous les inſtrumens dont elle vouloit jouer, que ſans jamais avoir appris la muſique, elle auroit pu donner des leçons aux muſes, & même au céleſte Apollon.

Ainſi elle ne s'ennuyoit point, la fée lui avoit expliqué les raiſons qu'elle avoit de l'élever dans une condition ſi obſcure. Comme elle étoit toute pleine d'eſprit, elle y entroit avec tant de jugement, que Souveraine s'étonnoit qu'à un âge ſi peu avancé, l'on pût trouver tant de docilité & d'eſprit. Il y avoit pluſieurs mois qu'elle n'étoit allée au royaume des Déſerts, parce qu'elle ne la quittoit qu'avec peine ; mais ſa préſence y étoit néceſſaire ; l'on n'agiſſoit que par ſes ordres, & les miniſtres ne faiſoient pas également bien leur devoir. Elle partit, lui recommandant fort de s'enfermer juſqu'à ſon retour.

Cette belle princeſſe avoit un petit mouton qu'elle aimoit chèrement ; elle ſe plaiſoit à lui faire des guirlandes de fleurs ; d'autres fois, elle le couvroit de

nœuds de rubans. Elle l'avoit nommé Ruson. Il étoit étoit plus habile que tous ses camarades; il entendoit la voix & les ordres de sa maîtresse, il y obéissoit ponctuellement. Ruson, lui disoit-elle, allez querir ma quenouille; il couroit dans sa chambre, & la lui apportoit en faisant mille bonds. Il fautoit autour d'elle; il ne mangeoit plus que les qu'elle avoit cueillies, & il seroit plutôt mort de soif que de boire ailleurs que dans le creux de sa main. Il savoit fermer la porte, battre la mesure quand elle chantoit, & bêler en cadence. Ruson étoit aimable, Ruson étoit aimé. Constancia lui parloit sans cesse & lui faisoit mille caresses.

Cependant une jolie brebis du voisinage plaisoit pour le moins autant à Ruson que sa princesse. Tout mouton est mouton, & la plus chétive brebis étoit plus belle aux yeux de Ruson que la mère des amours. Constancia lui reprochoit souvent ses coquetteries : petit libertin, disoit-elle, ne saurois-tu rester auprès de moi? Tu m'es si cher, je néglige tout mon troupeau pour toi, & tu

ne veux pas laiſſer cette galeuſe pour me plaire. Elle l'attachoit avec une chaîne de fleurs ; alors il ſembloit ſe dépiter, & tiroit tant & tant qu'il la rompoit. Ah ! lui diſoit Conſtancia en colère, la fée m'a dit bien des fois que les hommes ſont volontaires comme toi, qu'ils fuient le plus léger aſſujettiſſement, & que ce ſont les animaux du monde les plus mutins. Puiſque tu veux leur reſſembler, méchant Ruſon, vas chercher ta belle bête de brebis, ſi le loup te mange, tu ſeras bien mangé ; je ne pourrai peut-être pas te ſecourir.

Le mouton amoureux ne profita point des avis de Conſtancia. Etant un jour avec ſa chère brebis proche la maiſonnette où la princeſſe travailloit toute ſeule ; elle l'entendit bêler ſi haut & ſi pitoyablement, qu'elle ne douta point de la funeſte aventure. Elle ſe lève bien émue, ſort, & voit un loup qui emportoit le pauvre Ruſon : elle ne ſongea plus à tout ce que la fée lui avoit dit en partant ; elle courut après le raviſſeur de ſon mouton, criant au loup ! au loup ! Elle le ſuivoit, lui jetant des pierres avec ſa houlette ſans qu'il quittât ſa

proie ; mais, hélas ! en passant proche d'un bois, il en sortit bien un autre loûp : c'étoit un horrible géant. A la vûe de cet épouvantable colosse, la princesse, transie de peur, leva les yeux vers le ciel pour lui demander du secours, & pria la terre de l'engloutir. Elle ne fut écoutée ni du ciel ni de la terre ; elle méritoit d'être punie de n'avoir pas cru la fée Souveraine.

Le géant ouvrit les bras pour l'empêcher de passer outre ; mais quelque terrible & furieux qu'il fût, il ressentit les effets de sa beauté. Quel rang tiens-tu parmi les déesses, lui dit-il d'une voix qui faisoit plus de bruit que le tonnerre ? car ne penses pas que je m'y méprenne, tu n'es point une mortellle ; apprends-moi seulement ton nom, & si tu es fille ou femme de Jupiter ? qui sont tes frères ? quelles sont tes sœurs ? Il y a long-temps que je cherche une déesse pour l'épouser, te voilà heureusement trouvée. La princesse sentoit que la peur avoit lié sa langue, & que les paroles mouroient dans sa bouche.

Comme il vit qu'elle ne répondoit pas ses à galantes questions : Pour une

divinité, lui dit-il, tu n'as guère d'esprit. Sans autre discours il ouvrit un grand sac & la jeta dedans.

La première chose qu'elle apperçut au fond, ce fut le méchant loup & le pauvre mouton, le géant s'étant diverti à les prendre à la course. Tu mourras avec moi, mon cher Ruson, lui dit-elle en le baisant; c'est une petite consolation, il vaudroit bien mieux nous sauver ensemble.

Cette triste pensée la fit pleurer amèrement: elle soupiroit & sanglottoit fort haut; Ruson bêloit, le loup hurloit; cela réveilla un chien, un chat, un coq & un perroquet qui dormoient. Ils commencèrent de leur côté à faire un bruit désespéré: voilà un étrange charivari dans la besace du géant. Enfin, fatigué de les entendre, il pensa tout tuer, mais il se contenta de lier le sac, & de le jeter sur le haut d'un arbre, après l'avoir marqué pour le venir reprendre: il alloit se battre en duel contre un autre géant, & toute cette crierie lui déplaisoit.

La princesse se douta bien que pour peu qu'il marchât, il s'éloigneroit beau-

coup ; car un cheval courant à toute bride n'auroit pu l'attraper quand il alloit au petit pas : elle tira ses ciseaux & coupa la toile de la besace, puis elle en fit sortir son cher Ruson, le chien, le chat, le coq, le perroquet ; elle se sauva ensuite, & laissa le loup dedans, pour lui apprendre à manger les petits moutons. La nuit étoit fort obscure ; c'étoit une étrange chose de se trouver seule au milieu d'une forêt, sans savoir de quel côté tourner ses pas, ne voyant ni le ciel ni la terre, & craignant toujours de rencontrer le géant.

Elle marchoit le plus vîte qu'elle pouvoit ; elle seroit tombée cent & cent fois, mais tous les animaux qu'elle avoit délivrés, reconnoissans de la grace qu'ils en avoient reçue, ne voulurent point l'abandonner, & la servirent utilement dans son voyage. Le chat avoit les yeux si étincelans, qu'il éclairoit comme un flambeau ; le chien qui jappoit faisoit sentinelle ; le coq chantoit pour épouvanter les lions ; le perroquet jargonnoit si haut, qu'on auroit jugé à l'entendre, que vingt personnes causoient, de sorte qu'on voyoit les voleurs s'é-

loigner pour laiſſer le paſſage libre à notre belle voyageuſe, & le mouton qui marchoit quelques pas devant elle, la garantiſſoit de tomber dans de grands trous, dont il avoit lui-même bien de la peine à ſe retirer.

Conſtancia allant à l'aventure, ſe recommandant à ſa bonne amie la fée, dont elle eſpéroit quelques ſécours, quoiqu'elle ſe reprochât beaucoup de n'avoir pas ſuivi ſes ordres; mais quelquefois elle craignoit d'en être abandonnée. Elle auroit bien ſouhaité que ſa bonne fortune l'eût conduite dans la maiſon où elle avoit été ſecrètement élevée: comme elle n'en ſavoit point le chemin, elle n'oſoit point ſe flatter de la rencontrer ſans un bonheur particulier.

Elle ſe trouva, à la pointe du jour, au bord d'une rivière qui arroſoit la plus agréable prairie du monde; elle regarda autour d'elle & ne vit ni chien, ni chat, ni coq, ni perroquet; le ſeul Ruſon lui tenoit compagnie. Hélas! où ſuis-je, dit-elle? je ne connois point ces beaux lieux, que vais-je devenir? qui aura ſoin de moi? Ah! petit mouton, que tu me coûtes cher! ſi je n'avois pas

couru après toi, je serois encore chez la fée Souveraine, je ne craindrois ni le géant, ni aucune aventure fâcheuse. Il sembloit, à l'air de Ruson, qu'il l'écoutoit en tremblant, & qu'il reconnoissoit sa faute ; enfin la princesse abattue & fatiguée, cessa de le gronder ; elle s'assit au bord de l'eau ; & comme elle étoit lasse, & que l'ombre de plusieurs arbres la garantissoit des ardeurs du soleil, ses yeux se fermèrent doucement, elle se laissa tomber sur l'herbe, & s'endormit d'un profond sommeil.

Elle n'avoit point d'autres gardes que le fidèle Ruson; il marcha sur elle, il la tirailla, & bêla si fort qu'enfin il l'éveilla : mais quel fut son étonnement de remarquer à vingt pas d'elle un jeune homme qui se tenoit derrière quelques buissons ? Il s'en couvroit pour la voir sans en être vu : la beauté de sa taille, celle de sa tête, la noblesse de son air & la magnificence de ses habits surprirent si fort la belle princesse, qu'elle se leva brusquement, dans la résolution de s'éloigner. Je ne sais quel charme secret l'arrêta ; elle jetoit les yeux d'un air craintif sur cet inconnu ; le géant

ne lui avoit presque pas fait plus de peur ; mais la peur part de différentes causes : leurs regards & leurs actions marquoient assez les sentimens qu'ils avoient déjà l'un pour l'autre.

Ils seroient peut-être demeurés longtemps sans se parler que des yeux, si le prince n'avoit pas entendu le bruit des cors & celui des chiens qui s'approchoient. Il s'apperçut qu'elle en étoit étonnée : ne craignez rien, belle bergère, lui dit-il, vous êtes en sûreté dans ces lieux : plût au ciel que ceux qui vous y voient y pussent être de même ! Seigneur, dit-elle, j'implore votre protection, je suis une pauvre orpheline qui n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'être bergère ; procurez-moi un troupeau, j'en aurai grand soin. Heureux les moutons, dit-il en souriant, que vous voudrez conduire au pâturage ! Mais enfin, aimable bergère, si vous le souhaitez, j'en parlerai à la reine ma mère, & je me ferai un plaisir de commencer dès aujourd'hui à vous rendre mes services. Ah ! seigneur, dit Constancia, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, je n'aurois osé

osé le faire si j'avois su votre rang.

Le prince l'écoutoit avec le dernier étonnement; il lui trouvoit de l'esprit & de la politesse, rien ne répondoit mieux à son excellente beauté; mais rien ne s'accordoit plus mal avec la simplicité de ses habits & l'état de bergère. Il voulut même essayer de lui faire prendre un autre parti : songez vous, lui dit-il, que vous serez exposée toute seule dans un bois ou dans une campagne, n'ayant pour compagnie que vos innocentes brebis? Les manières délicates que je vous remarque s'accommoderont-elles de la solitude? Qui sait d'ailleurs si vos charmes, dont le bruit se répandra dans cette contrée, ne vous attireront point mille importuns? Moi-même, adorable bergère, moi-même, je quitterai la cour pour m'attacher à vos pas; & ce que je ferai, d'autres le feront aussi. Cessez, lui dit-elle, seigneur, de me flatter par des louanges que je ne mérite point; je suis née dans un hameau; je n'ai jamais connu que la vie champêtre, & j'espère que vous me laisserez garder tranquillement les troupeaux de la reine, si elle daigne me lais-

confier ; je la supplierai même de me mettre sous quelque bergère plus expérimentée que moi ; & comme je ne la quitterai point, il est bien certain que je ne m'ennuierai pas,

Le prince ne put lui répondre ; ceux que l'avoient suivi à la chasse parurent sur un côteau. Je vous quitte, charmante personne, lui dit-il d'un air empressé ; il ne faut pas que tant gens partagent le bonheur que j'ai de vous voir ; allez au bout de cette prairie, il y a une maison où vous pourrez demeurer en sûreté, après que vous aurez dit que vous y venez de ma part. Constancia, qui auroit eu de la peine à se trouver en si grande compagnie, se hâta de marcher vers le lieu que Constancio (c'est ainsi que s'appeloit le prince) lui avoit enseigné.

Il la suivoit des yeux ; il soupira tendrement, & remontant à cheval, il se mit à la tête de sa troupe sans continuer la chasse. En entrant chez la reine, il la trouva fort irritée contre une vieille bergère qui lui rendoit un assez mauvais compte de ses agneaux. Après que la reine eut bien grondé, elle lui dit de ne paroître jamais devant elle.

Cette occaſion favoriſa le deſſein de Conſtancia ; il lui conta qu'il avoit rencontré une jeune fille qui deſiroit paſſionément d'être à elle, qu'elle avoit un air ſoigneux, & qu'elle ne paroiſſoit pas intéreſſée. La reine goûta fort ce que lui diſoit ſon fils ; elle accepta la bergère avant de l'avoir vue, & dit au prince de donner ordre qu'on l'amenât avec les autres dans les pacages de la couronne. Il fut ravi qu'elle la diſpensât de venir au palais : certains ſentimens empreſſés & jaloux lui faiſoient craindre des rivaux, bien qu'il y en eût aucuns qui puſſent lui rien diſputer ni ſur le rang, ni ſur le mérite. Il eſt vrai qu'il craignoit moins les grands ſeigneurs que les petits, & qu'il penſoit qu'elle auroit plus de penchant pour un ſimple berger que pour un prince qui étoit ſi proche du trône.

Il ſeroit difficile de raconter toutes les réflexions dont celle-ci étoit ſuivie : que ne reprochoit-il pas à ſon cœur, lui qui juſques alors n'avoit rien aimé, & qui n'avoit trouvé perſonne digne de lui ! Il ſe donnoit à une fille d'une naiſſance ſi obſcure, qu'il ne pourroit ja-

mais sa passion sans rougir : il voulut la combattre ; & se persuadant que l'absence étoit un remède immanquable, particulièrement sur une tendresse naissante, il évita de revoir la bergère ; il suivit son penchant pour la chasse & pour le jeu : en quelque lieu qu'il apperçût des moutons, il s'en détournoit comme s'il eût rencontré des serpens ; de sorte qu'avec un peu de temps, le trait qui l'avoit blessé lui parut moins sensible. Mais un jour des plus ardens de la canicule, Constancio, fatigué d'une longue chasse, se trouvant au bord de la rivière, il en suivit le cours à l'ombre des alisiers qui joignoient leurs branches à celles des saules, & rendoient cet endroit aussi frais qu'agréable. Une profonde rêverie le surprit ; il étoit seul, il ne songeoit plus à tous ceux qui l'attendoient, quand il fut frappé tout tout d'un coup par les charmans accens d'une voix qui lui parut céleste ; il s'arrêta pour l'écouter, & ne demeura pas médiocrement surpris d'entendre ces paroles :

Hélas ! j'avois promis de vivre sans ardeur ;
Mais l'amour prend plaisir à me rendre parjure ;

Je me ſens déchirer d'une vive bleſſure,
Conſtancio devient le maître de mon cœur.
L'autre jour je le vis daas cette ſolitude,
Fatigué du travail qu'il trouve en ces forêts;
Il charmoit ſon inquiétude,
Aſſis ſous ces ombrages frais.
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vue;
Je demeurai long-temps immobile, éperdue;
De la main de l'Amour je vis partir les traits
Que je porte au fond de mon ame.
Le mal que je reſſens a pour moi trop d'attraits;
Je vois, par l'ardeur qui m'enflamme,
Que je n'en guérirai jamais.

Sa curioſité l'emporta ſur le plaiſir qu'il avoit d'entendre chanter ſi bien: il s'avança diligemment; le nom de Conſtancio l'avoit frappé, car c'étoit le ſien; mais cependant un berger pouvoit le porter auſſi bien qu'un prince, & ainſi il ne ſavoit ſi c'étoit pour lui ou pour quelqu'autre que ces paroles avoient été faites. Il eut à peine monté ſur une petite éminence couverte d'arbres, qu'il apperçut au pied la belle Conſtancia: elle étoit aſſiſe ſur le bord d'un ruiſſeau, dont la chûte précipitée faiſoit un bruit

si agréable, qu'èlle sembloit y vouloir accorder sa voix. Son fidèle mouton, couché sur l'herbe, se tenoit comme un mouton favori bien plus près d'elle que les autres; Constancia lui donnoit de temps en temps de petits coups de sa houlette; elle le caressoit d'un air enfantin, & toutes les fois qu'elle le touchoit, il baisoit sa main, & la regardoit avec des yeux tout pleins d'esprit. Ah! que tu serois heureux, disoit le prince tout bas, si tu connoissois le prix des caresses qui te sont faites! Hé quoi! cette bergère est encore plus belle que lorsque je la rencontrai! Amour! Amour! que veux-tu de moi? dois-je l'aimer, ou plutôt suis-je encore en état de m'en défendre? Je l'avois évitée soigneusement, parce que je sentois bien tout le danger qu'il y a de la voir; quelles impressions, grands dieux, ces premiers mouvemens ne firent-ils pas sur moi! Ma raison essayoit de me secourir, je fuyois un objet si aimable: hélas! je le retrouve; mais celui dont elle parle est l'heureux berger qu'elle a choisi!

Pendant qu'il raisonnoit ainsi, la bergère se leva pour rassembler son trou-

peau & le faire passer dans un autre endroit de la prairie où elle avoit laissé ses compagnes. Le prince craignit de perdre cette occasion de lui parler : il s'avança vers elle d'un air empressé. Aimable bergère, lui dit-il, ne voulez-vous pas bien que je vous demande si le petit service que je vous ai rendu vous a fait quelque plaisir ? A sa vue, Constancia rougit, son teint parut animé des plus vives couleurs. Seigneur, lui dit-elle, j'aurois pris soin de vous faire mes très-humbles remercîmens, s'il convenoit à une pauvre fille comme moi d'en faire à un prince comme vous ; mais encore que j'aie manqué, le ciel m'est témoin que je n'en suis point ingrate, & que je prie les dieux de combler vos jours de bonheur. Constancia, répliqua-t-il, s'il est vrai que mes bonnes intentions vous aient touchée au point que vous le dites, il vous est aisé de me le marquer. Hé ! que puis-je faire pour vous, seigneur, répliqua-t-elle d'un air empressé ? Vous pouvez me dire, ajouta-t-il, pour qui sont les paroles que vous venez de chanter. Comme je ne les ai pas faites, répartit-elle, il me feroit

difficile de vous apprendre rien là-dessus.

Dans le temps qu'elle parloit, il l'examinoit, il la voyoit rougir, elle étoit embarrassée & tenoit les yeux baissés. Pourquoi me cacher vos sentimens, Constancia, lui dit-il, votre visage trahit le secret de votre cœur, vous aimez, il se tut & la regarda encore avec plus d'application. Seigneur, lui dit-elle, les choses où j'ai quelque intérêt méritent si peu qu'un grand ptince s'en informe, & je suis si accoutumée à garder le silence avec mes chères brebis, que je vous supplie de me pardonner si je ne réponds point à vos questions ; elle s'éloigna si vîte qu'il n'eut pas le temps de l'arrêter.

La jalousie sert quelquefois de flambeau pour rallumer l'amour : celui du prince prit dans ce moment tant de forces qu'il ne s'éteignit jamais ; il trouva mille graces nouvelles dans cette jeune personne, qu'il n'avoit point remarquées la première fois qu'il la vit ; la manière dont elle le quitta lui fit croire, autant que les paroles, qu'elle étoit prévenue pour quelque berger.

Une

Une profonde trifteffe s'empara de fon ame ; il n'ofa la fuivre, bien qu'il eût une extrême envie de l'entretenir : il fe coucha dans le même lieu qu'elle venoit de quitter ; & après avoir effayé de fe fouvenir des paroles qu'elle venoit de chanter, il les écrivit fur fes tablettes, & les examina avec attention. Ce n'eft que depuis quelques jours, difoit-il, qu'elle a vu ce Conftancio qui l'occupe : faut-il que je me nomme comme lui ; & que je fois fi éloigné de fa bonne fortune ? qu'elle m'a regardé froidement ! elle me paroît plus indifférente aujourd'hui que lorfque je la rencontrai la première fois ; fon plus grand foin a été de chercher un prétexte pour s'éloigner de moi. Ces penfées l'affligèrent fenfiblement, car il ne pouvoit comprendre qu'une fimple bergère pût être fi indifférente pour un grand prince.

Dès qu'il fut de retour, il fit appeler un jeune garçon qui étoit de tous fes plaifirs ; il avoit de la naiffance, il étoit aimable ; il lui ordonna de s'habiller en berger, d'avoir un troupeau, & de le conduire tous les jours aux pacages de la reine, afin de voir ce que faifoit Conf-

tancia, sans lui être suspect. Mirtain, (c'est ainsi qu'il se nommoit,) avoit trop envie de plaire à son maître pour en négliger une occasion qui paroissoit l'intéresser; il lui promit de s'acquitter fort bien de ses ordres, & dès le lendemain il fut en état d'aller dans la plaine: celui qui en prenoit soin ne l'y auroit pas reçu s'il n'eût montré un ordre du prince, disant qu'il étoit son berger, & qu'il l'avoit chargé de ses moutons.

Aussitôt on le laissa venir parmi la troupe champêtre; il étoit galant, il plut sans peine aux bergères; mais à l'égard de Constancia, il lui trouvoit un air de fierté fort au-dessus de ce qu'elle paroissoit être, qu'il ne pouvoit accorder tant de beauté, d'esprit & de mérite avec la vie champêtre qu'elle menoit: il la suivoit inutilement; il la suivoit inutilement, il la trouvoit toujours seule au fond des bois, qui chantoit d'un air occupé; il ne voyoit aucuns bergers qui osassent entreprendre de lui plaire, la chose sembloit trop difficile. Mirtain tenta cette grande aventure; il se rendit assidu auprès d'elle, & connut par sa propre expé-

rience, qu'elle ne vouloit point d'engagement.

Il rendoit compte tous les soirs au prince de la situation des choses; tout ce qu'il lui apprenoit ne servoit qu'à le desespérer. Ne vous y trompez pas, seigneur, lui dit-il un jour, cette belle fille aime; il faut que ce soit en son pays. Si cela étoit, reprit le prince, ne voudroit-elle pas y retourner? Que savons-nous, ajouta Mirtain, si elle n'a point quelques raison qui l'empêchent de revoir sa patrie; elle est peut-être en colère contre son amant? Ah! s'écria le prince, elle chante trop tendrement les paroles que j'ai entendues. Il est vrai, continua Mirtain, que tous les arbres sont couverts des chiffres de leurs noms; & puisque rien ne lui plaît ici, sans doute quelque chose lui a plu ailleurs. Eprouve, dit le prince, ses sentimens pour moi, dis-en du bien, dis-en du mal, tu pourras connoître ce qu'elle pense.

Mirtain ne manqua pas de chercher une occasion de parler à Constancia. Qu'avez vous, belle bergère, lui dit-il? Vous paroissez melancolique malgré

toutes les raiſons que vous avez d'être plus gaie qu'une autre ? Et quels ſujets de joie me trouvez vous, lui dit-elle ; je ſuis réduite à garder des moutons ; éloignée de mon pays, je n'ai aucunes nouvelles de mes parens ; tout cela eſt-il fort agréable ? Non, répliqua-t-il, mais vous êtes la plus aimable perſonne du monde ; vous avez beaucoup d'eſprit, vous chantez d'une manière raviſſante, & rien ne peut égaler votre beauté. Quand je poſſédrois tous ces avantages, ils me toucheroient peu, dit-elle, en pouſſant un profond ſoupir. Quoi donc, ajouta Mirtain, vous avez de l'ambition ; vous croyez qu'il faut être née ſur le trône & du ſang des dieux, pour vivre contente ? Ah ! détrompez-vous de cette erreur, je ſuis au prince Conſtancio, & malgré l'inégalité de nos conditions, je ne laiſſe pas de l'approcher quelquefois ; je l'étudie, je pénètre ce qui ſe paſſe dans ſon ame, & je ſais qu'il n'eſt point heureux. Hé ! qui trouble ſon repos, dit la princeſſe ? Une paſſion fatale, continua Mirtain. Il aime, reprit-elle d'un air inquiet ; hélas ! je le plains ! Mais que dis je, continua-t-elle

en rougiſſant, il eſt trop aimable pour n'être pas aimé. Il n'oſe s'en flatter, belle bergère, dit-il; & ſi vous vouliez bien le mettre en repos là-deſſus, il ajouteroit plus de foi à vos paroles qu'à aucune autre. Il ne me convient pas, dit-elle, de me mêler des affaires d'un ſi grand prince; celles dont vous me parlez sont trop particulières pour que je m'aviſe d'y entrer. Adieu, Mirtain, ajouta-t-elle en le quittant bruſquement: ſi vous voulez m'obliger, ne me parlez plus de votre prince ni de ſes amours.

Elle s'éloigna toute émue; elle n'avoit pas été indifférente au mérite du prince: le premier moment qu'elle le vit ne s'effaça plus de ſa penſée, & ſans le charme ſecret qui l'arrêtoit malgré elle, il eſt certain qu'elle auroit tout tenté pour retrouver la fée Souveraine. Au reſte, l'on s'étonnera que cette habile perſonne qui ſavoit tout, ne vînt pas la chercher; mais cela ne dépendoit plus d'elle. Auſſitôt que le géant eut rencontré la princeſſe, elle fut ſoumiſe à la fortune pour un certain temps; il falloit que ſa deſtinée s'accomplît, de

sorte que la fée se contentoit de la venir voir dans un rayon de soleil : les yeux de Constancia ne le pouvoient regarder assez fixément pour l'y remarquer.

Cette aimable personne s'étoit apperçue avec dépit que le prince l'avoit si fort négligée, qu'il ne l'auroit pas revu si le hasard ne l'eût conduit dans le lieu où elle chantoit : elle se vouloit un mal mortel des sentimens qu'elle avoit pour lui ; & s'il est possible d'aimer & de haïr en même temps, je puis dire qu'elle le haïssoit parce qu'elle l'aimoit trop. Combien de larmes répandoit-elle en secret ! Le seul Ruson en étoit témoin ; souvent elle lui confioit ses ennuis, comme s'il avoit été capable de l'entendre ; & lorsqu'il bondissoit dans la plaine avec les brebis : prends garde, Ruson, prends garde, s'écrioit-elle, que l'amour ne t'enflamme ; de tous les maux c'est le plus grand, & si tu aimes sans être aimé, pauvre petit mouton, que feras tu ?

Ces réflexions étoient suivies de mille reproches qu'elle se faisoit sur ses sentimens pour un prince indifférent ; elle avoit bien envie de l'oublier, lorsqu'elle

le trouva qui s'étoit arrêté dans un lieu agréable pour y rêver avec plus de liberté à la bergère qu'il fuyoit. Enfin, accablé de sommeil, il se coucha sur l'herbe : elle le vit, & son inclination pour lui prit de nouvelles forces; elle ne put s'empêcher de faire les paroles qui donnèrent lieu à l'inquiétude du prince. Mais de quel ennui ne fut-elle pas frappée à son tour, lorsque Mirtain lui dit que Constancio aimoit ! Quelqu'attention qu'elle eût fait sur elle-même, elle n'avoit pas été maîtresse de s'empêcher de changer plusieurs fois de couleur. Mirtain, qui avoit ses raisons pour l'étudier, le remarqua; il en fut ravi, & courut rendre compte à son maître de ce qui s'étoit passé.

Le prince avoit bien moins de disposition à se flatter que son confident; il ne crut voir que de l'indifférence dans le procédé de la begère, il en accusa l'heureux Constancio qu'elle aimoit, & dès le lendemain il fut la chercher. Aussitôt qu'elle l'apperçut, elle s'enfuit comme si elle eût vu un tigre ou un lion; la fuite étoit le seul remède qu'elle imagi-

noit à ses peines. Depuis sa conversation avec Mirtain, elle comprit qu'elle ne devoit rien oublier pour l'arracher de son cœur, & que le moyen d'y réussir c'étoit de l'éviter.

Que devint Constancio, quand sa bergère s'éloigna si brusquement ? Mirtain étoit auprès de lui. Tu vois, lui dit-il, tu vois l'heureux effet de tes soins, Constancia me hait, je n'ose la suivre pour m'éclaircir moi-même de ses sentimens. Vous avez trop d'égards pour une personne si rustique, répliqua Mirtain ; &, si vous le voulez, seigneur, je vais lui ordonner de votre part de venir vous trouver. Ah ! Mirtain, qu'il y a de différence entre l'amant & le confident ! Je ne pense qu'à plaire à cette aimable fille ; je lui ai trouvé une sorte de politesse qui s'accommoderoit mal des airs brusques que tu veux prendre : je consens à souffrir plutôt qu'à la chagriner. En achevant ces mots, il fuit d'un autre côté avec une si profonde melancolie, qu'il pouvoit faire pitié à une personne moins touchée que Constancia.

Dès qu'il l'eut perdu de vue, elle

revint sur ses pas, pour avoir le plaisir de se trouver dans l'endroit qu'il venoit de quitter. C'est ici, disoit-elle, où il s'est arrêté, c'est-là qu'il m'a regardée; mais, hélas! dans tous ces lieux il n'a que de l'indifférence pour moi; il y vient pour rêver en liberté à ce qu'il aime. Cependant, continuoit-elle, ai-je raison de me plaindre? Par quel hasard voudroit-il s'attacher à une fille qu'il croit si fort au-dessous de lui? Elle vouloit quelquefois lui apprendre ses aventures; mais la fée Souveraine lui avoit défendu si absolument de n'en point parler, que pour lors son obeissance prévalut sur ses propres intérêts, & elle prit la résolution de garder le silence.

Au bout de quelques jours le prince revint encore; elle l'évita soigneusement; il en fut affligé, & chargea Mirtain de lui en faire des reproches; elle feignit de n'y avoir pas fait de réflexion; mais que puisqu'il daignoit s'en appercevoir, elle y prendroit garde. Mirtain, bien content d'avoir tiré cette parole d'elle, en avertit son maître; dès le lendemain il vint la chercher. A son abord elle parut interdite; quand il lui parla de

ses sentimens, elle le fut bien davantage : quelqu'envie qu'elle eût de le croire, elle appréhendoit de se tromper, & que jugeant d'elle par ce qu'il en voyoit, il ne voulût peut-être se faire un plaisir de l'éblouir par une déclaration qui ne convenoit point à une pauvre bergère. Cette pensée l'irrita, elle en parut plus fière, & reçut si froidement les assurances qu'il lui donnoit de sa passion, qu'il se confirma tous ses soupçons. Vous êtes touchée, lui dit-il, un autre a su vous charmer; mais j'atteste les dieux que si je peux le connoître, il éprouvera tout mon couroux. Je ne vous demande grace pour personne, seigneur, répliqua-t-elle; si vous êtes jamais informé de mes sentimens, vous les trouverez bien éloignés de ceux que vous m'attribuez. Le prince, à ces mots, reprit quelque espérance; mais elle fut bientôt détruite par la suite de leur conversation; car elle lui protesta qu'elle avoit un fond d'indifférence invincible, & qu'elle sentoit bien qu'elle n'aimeroit de sa vie. Ces dernières paroles le jetèrent dans une douleur inconcevable; il se contraignit pour ne lui pas montrer toute sa douleur.

Soit la violence qu'il s'étoit faite, soit l'excès de sa passion, qui avoit pris de nouvelles forces par les difficultés qu'il envisageoit, il tomba si dangereusement malade, que les médecins, ne connoissant rien à la cause de son mal, désespérerent bientôt de sa vie. Mirtain, qui étoit toujours demeuré par son ordre auprès de Constancia, lui en apprit les fâcheuses nouvelles ; elle les entendit avec un trouble & une émotion difficiles à exprimer. Ne savez-vous point quelque remède, lui dit-il, pour la fièvre & pour les grands maux de tête & de cœur ? J'en sais un, répliqua-t-elle, ce sont des simples avec des fleurs ; tout consiste dans la manière de les appliquer. Ne viendrez-vous pas au palais pour cela, ajouta-t-il ? Non, dit-elle en rougissant, je craindrois trop de ne pas réussir. Quoi ! vous pourriez négliger quelque chose pour nous le rendre, continua-t-il ? Je vous croyois bien dure, mais vous l'êtes encore cent fois plus que je ne l'avois imaginé. Les reproches de Mirtain faisoient plaisir à Constancia ; elle étoit ravie qu'il la pressât de voir le prince ; ce n'étoit que pour

se procurer cette satisfaction qu'elle s'étoit vantée de savoir un remède propre à le soulager, car il est vrai qu'elle n'en avoit aucun.

Mirtain se rendit auprès de lui, il lui conta ce que la bergère avoit dit, & avec quelle ardeur elle souhaitoit le retour de sa santé. Tu cherches à me flatter, lui dit Constancio, mais je te le pardonne, & je voudrois, (dussé-je être trompé,) pouvoir penser que cette belle fille a quelqu'amitié pour moi. Vas chez la reine, dis-lui qu'une de ses bergères a un secret merveilleux, qu'elle pourra me guérir ; obtiens permission de l'amener : cours, vole, Mirtain, les momens vont me paroître des siècles.

La reine n'avoit pas encore vu la bergère quand Mirtain lui en parla ; elle dit qu'elle n'ajoutoit point de foi à ce que de petites ignorantes se piquoient de savoir, & que c'étoit-là une folie. Certainement, madame, lui dit-il, l'on peut quelquefois trouver plus de soulagement dans l'usage des simples que dans tous les livres d'Esculape. Le prince souffre tant, qu'il souhaite d'éprouver

tout ce que cette jeune fille propose. Volontiers, dit la reine; mais si elle ne le guérit pas, je la traiterai si rudement, qu'elle n'aura plus l'audace de se vanter mal-à-propos. Mirtain retourna vers son maître, il lui rendit compte de la mauvaise humeur de la reine, & qu'il en craignoit les effets pour Constancia. J'aimerois mieux mourir, s'écria le prince; retourne sur tes pas, dis à ma mère que je la prie de laisser cette belle fille auprès de ses innocentes brebis: quel paiement, continua-t-il, pour la peine qu'elle prendroit! je sens que cette idée redouble mon mal,

Mirtain courut chez la reine lui dire de la part du prince de ne point faire venir Constancia; mais comme elle étoit fort prompte, elle se mit en colère de ses irrésolutions: je l'ai envoyé quérir, dit elle; si elle guérit mon fils, je lui donnerai quelque chose; si elle ne le guérit pas, je sais ce que j'ai à faire. Retournez auprès de lui, & tâchez de le divertir, il est dans une mélancolie qui me désole. Mirtain lui obéit, & se garda bien de dire à son maître la

mauvaise humeur où il l'avoit trouvée, car il seroit mort d'inquiétude pour sa bergère.

Le pacage royal étoit si proche de la ville, qu'elle ne tarda pas long temps à s'y rendre, sans compter qu'elle étoit guidée par une passion qui fait aller ordinairement bien vîte. Lorsqu'elle fut au palais, on le vint dire à la reine; mais elle ne daigna pas la voir; elle se contenta de lui mander qu'elle prît bien garde à ce qu'elle alloit entreprendre; que si elle manquoit de guérir le prince, elle la feroit coudre dans un sac, & jeter dans la rivière. A cette menace la belle princesse pâlit, son sang se glaça. Hélas! dit-elle en elle-même, ce châtiment m'est bien dû, j'ai fait un mensonge lorsque je me suis vantée d'avoir quelque science, & mon envie de voir Constancio n'est pas assez raisonnable pour que les dieux me protègent; elle baissa doucement la tête, laissant couler des larmes sans rien répondre.

Ceux qui étoient autour d'elle l'admiroient; elle leur paroissoit plutôt une fille du ciel qu'une personne mortelle. De quoi vous défiez-vous, ai-

mable bergère, lui dirent-ils ? vous portez dans vos yeux la mort & la vie, un seul de vos regards peut conserver notre jeune prince ; venez dans sa chambre, essuyez vos pleurs, & employez vos remèdes sans crainte.

La manière dont on lui parloit, & l'extrême desir qu'elle avoit de le voir, lui redonnèrent de la confiance : elle pria qu'on la laissât entrer dans le jardin pour cueillir elle-même tout ce qui lui étoit nécessaire : elle prit du myrte, du trèfle, des herbes & des fleurs, les unes dédiées à Cupidon, les autres à sa mère ; les plumes d'une colombe, & quelques gouttes de sang d'un pigeon : elle appela à son secours toutes les déïtés & toutes les fées. Ensuite, plus tremblante que la tourterelle quand elle voit un milan, elle dit qu'on pouvoit la mener dans la chambre du prince. Il étoit couché, son visage pâle & ses yeux languissans ; mais aussitôt qu'il l'apperçut, il prit une meilleure couleur ; elle le remarqua avec une extrême joie.

Seigneur, lui dit-elle, il y a déjà plusieurs jours que je fais des vœux

pour le retour de votre ſanté ; mon zèle m'a engagée de dire à un de vos bergers que je ſavois quelques petits remèdes, & que volontiers j'eſſaierois de vous ſoulager ; mais la reine m'a mandé que, ſi le ciel m'abandonne dans cette entrepriſe, elle veut qu'on me noie ſi vous ne guériſſez pas : jugez, ſeigneur, des alarmes où je ſuis, & ſoyez perſuadé que je m'intéreſſe plus à votre conſervation par rapport à vous que par rapport à moi. Ne craignez rien, charmante bergère, lui dit il, les ſouhaits favorables que vous faites pour ma vie, vont me la rendre ſi chère, que j'en ſerai occupé très ſérieuſement. Je négligeois mes jours : hélas ! en puis-je avoir d'heureux, quand je me ſouviens de ce que je vous ai entendu chanter pour Conſtancio ! Ces fatales paroles & vos froideurs, m'ont réduit au triſte état où vous me voyez ; mais, belle bergère, vous m'ordonnez de vivre, vivons & ne vivons que pour vous.

Conſtancia ne cachoit qu'avec peine le plaiſir que lui cauſoit une déclaration ſi obligeante ; cependant, comme elle appréhendoit que quelqu'un n'écoutât

ce

ce que lui disoit le prince, elle demanda s'il trouveroit bon qu'elle lui mît un bandeau & des bracelets des herbes qu'elle avoit cueillies. Il lui tendit les bras d'une manière si tendre, qu'elle lui attacha promptement un des bracelets, de peur qu'on ne pénétrât ce qui se passoit entre eux; & après avoir bien fait de petites cérémonies pour en imposer à toute la cour de ce prince, il s'écria au bout de quelques momens, que son mal diminuoit. Cela étoit vrai comme il le disoit: on appela ses médecins; ils demeurèrent surpris de l'excellence d'un remède dont les effets étoient si prompts; mais quand ils virent la bergère qui l'avoit appliqué, ils dirent en leur jargon, qu'un de ses regards étoit plus puissant que toute la pharmacie ensemble.

La bergère étoit si peu touchée de toutes les louanges qu'on lui donnoit, que ceux qui ne la connoissoient pas, prenoient pour stupidité ce qui avoit une source bien différente: elle se mit dans un coin de la chambre, se cachant à tout le monde, hors à son malade, dont elle s'approchoit de tems en temps pour

lui toucher la tête ou le pouls, & dans ces petits momens ils se disoient mille jolies choses où le cœur avoit encore plus de part que l'esprit. J'espère, lui dit-elle, seigneur, que le sac qu'a fait faire la reine pour me noyer, ne servira point à un usage si funeste ; votre santé qui m'est précieuse, va se rétablir. Il ne tiendra qu'à vous, aimable Constancia, répondit-il ; un peu de part dans votre cœur peut tout faire pour mon repos & pour la conservation de ma vie.

Le prince se leva, & fut dans l'appartement de la reine. Lorsqu'on lui dit qu'il entroit, elle ne voulut pas le croire ; elle s'avança brusquement, & demeura bien surprise de le trouver à la porte de sa chambre. Quoi ! c'est vous, mon fils, mon cher fils, s'écria-t-elle ! à qui dois-je une résurrection si merveilleuse ? A vos bontés, madame, lui dit le prince ; vous m'avez envoyé chercher la plus aimable personne qui soit dans l'univers ; je vous supplie de la récompenser d'une manière proportionnée au service que j'en ai reçu. Cela ne presse pas, répondit la reine

d'un air rude ; c'est une pauvre bergère qui s'estimera heureuse de garder toujours mes moutons.

Dans ce moment le roi arriva ; on lui étoit allé annoncer la bonne nouvelle de la guérison du prince ; & comme il entroit chez la reine, la première chose qui frappa ses yeux, ce fut Constancia : sa beauté, semblable au soleil qui brille de mille feux, l'éblouit à tel point, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir demander à ceux qui étoient près de lui, ce qu'il voyoit de si merveilleux, & depuis quand les déesses habitoient son palais ; enfin il rappela ses esprits, il s'approcha d'elle, & sachant qu'elle étoit l'enchanteresse qui venoit de guérir son fils, il l'embrassa, & dit galamment qu'il se trouvoit fort mal, & qu'il la conjuroit de le guérir aussi.

Il entra, & elle le suivit. La reine ne l'avoit point encore vue ; son étonnement ne se peut représenter ; elle poussa un grand cri, & tomba en foiblesse, jetant sur la bergère des regards furieux. Constancio & Constancia en demeurèrent effrayés. Le roi ne savoit

à quoi attribuer un mal si subit, toute la cour étoit consternée ; enfin la reine revint à elle. Le roi lui demanda plusieurs fois ce qu'elle avoit vu pour se trouver si abattue : elle dissimula son inquiétude, dit que c'étoit des vapeurs ; mais le prince, qui la connoissoit bien, en demeura fort inquiet : elle parla à la bergère avec quelque sorte de bonté, disant qu'elle vouloit la garder auprès d'elle, pour avoir soin des fleurs de son parterre. La princesse ressentit de la joie de penser qu'elle restoit dans un lieu où elle pourroit voir tous les jours Constancio.

Cependant le roi obligea la reine d'entrer dans son cabinet ; il lui demanda tendrement ce qui pouvoit la chagriner. Ah ! sire, s'écria-t-elle, j'ai fait un rêve affreux, je n'avois jamais vu cette jeune bergère, quand mon imagination me l'a si bien représentée, qu'en jetant les yeux sur son visage, je l'ai reconnue : elle épousoit mon fils, je suis trompée si cette malheureuse paysanne ne me donne bien de la douleur. Vous ajoutez trop de foi à la chose du monde la plus incertaine,

lui dit le roi; je vous conſeille de ne point agir ſur de tels principes; renvoyez la bergère garder vos troupeaux, & ne vous affligez pas mal à propos. Le conſeil du roi fâcha la reine; bien éloignée de le ſuivre, elle ne s'appliqua plus qu'à pénétrer les ſentimens de ſon fils pour Conſtancia.

Ce prince profitoit de toutes les occaſions de la voir. Comme elle avoit ſoin des fleurs, elle étoit ſouvent dans le jardin à les arroſer; & il ſembloit que lorſqu'elle les avoit touchées, elles en étoient plus brillantes & plus belles. Ruſon lui tenoit compagnie; elle lui parloit ſouvent du prince, quoiqu'il ne pût lui répondre; & lorſqu'il l'abordoit, elle demeuroit ſi interdite, que ſes yeux lui découvriroient aſſez le ſecret de ſon cœur. Il en étoit ravi, & lui diſoit tout ce que la paſſion la plus tendre peut inſpirer.

La reine, ſur la foi de ſon rêve, & bien davantage ſur l'incomparable beauté de Conſtancia, ne pouvoit plus dormir en repos. Elle ſe levoit avant le jour; elle ſe cachoit tantôt derrière des paliſſades, tantôt au fond d'une

grotte, pour entendre ce que son fils disoit à cette belle fille; mais ils avoient l'un & l'autre la précaution de parler si bas, qu'elle ne pouvoit agir que sur des soupçons. Elle en étoit encore plus inquiète; elle ne regardoit le prince qu'avec mépris, pensant jour & nuit que cette bergère monteroit sur le trône.

Constancio s'observoit autant qu'il lui étoit possible, quoique, malgré lui, chacun s'apperçût qu'il aimoit Constancia, & que, soit qu'il la louât par l'habitude qu'il avoit à l'admirer, ou qu'il la blâmât exprès, il s'acquittoit de l'un & de l'autre en homme intéressé. Constancia, de son côté, ne pouvoit s'empêcher de parler du prince à ses compagnes: comme elle chantoit souvent les paroles qu'elle avoit faites pour lui, la reine qui les entendit, ne demeura pas moins surprise de sa merveilleuse voix que du sujet de sa poésie. Que vous ai-je donc fait, justes dieux, disoit-elle, pour me vouloir punir par la chose du monde qui m'est la plus sensible? hélas! je destinois mon fils à ma nièce, & je vois, avec un mortel déplaisir, qu'il s'attache à une

malheureuse bergère qui le rendra peut-être rébelle à mes volontés.

Pendant qu'elle s'affligeoit, & qu'elle prenoit mille desseins furieux pour punir Constancia d'être si belle & si charmante, l'amour faisoit sans cesse de nouveaux progrès sur nos jeunes amans. Constancia, convaincue de la sincérité du prince, ne put lui cacher la grandeur de sa naissance & ses sentimens pour lui. Un aveu si tendre & une confidence si particulière le ravirent à tel point, qu'en tout autre lieu que dans le jardin de la reine, il se seroit jeté à ses pieds pour l'en remercier. Ce ne fut pas même sans peine qu'il s'en empêcha; il ne voulut plus combattre sa passion; il avoit aimé Constancia bergère, il est aisé de croire qu'il l'adora lorsqu'il sut son rang; & s'il n'eut pas de peine à se laisser persuader sur une chose aussi extraordinaire que de voir une grande princesse errante par le monde tantôt bergère & tantôt jardinière, c'est qu'en ce temps-là ces sortes d'aventures étoient très-communes, & qu'il lui trouvoit un air & des manières qui lui étoient caution de la sincérité de ses paroles.

Conſtancio, touché d'amour & d'eſtime, jura une fidélité éternelle à la princeſſe : elle ne la lui jura pas moins de ſon côté. Ils ſe promirent de s'épouſer dès qu'ils auroient fait agréer leur mariage aux perſonnes de qui ils dépendoient. La reine s'apperçut de toute la force de cette paſſion naiſſante : ſa confidente, qui ne cherchoit pas moins qu'elle à découvrir quelque choſe pour faire ſa cour, vint lui dire un jour que Conſtancia envoyoit Ruſon tous les matins dans l'appartement du prince ; que ce petit mouton portoit deux corbeilles ; qu'elle les empliſſoit de fleurs, & que Mirtain le conduiſoit. La reine, à ces nouvelles, perdit toute patience : elle ſut par où le pauvre Ruſon paſſoit ; elle fut l'attendre elle-même ; & malgré les prières de Mirtain, elle l'emmena dans ſa chambre, elle mit les corbeilles & les fleurs en pièces, & chercha tant, qu'elle trouva dans un gros œillet qui n'étoit pas encore fleuri, un petit morceau de papier, que Conſtancia y avoit gliſſé avec beaucoup d'adreſſe ; elle faiſoit de tendres reproches au prince, ſur les périls où il s'expoſoit

posoit presque tous les jours à la chasse. Son billet contenoit ces vers.

Parmi tous mes plaisirs j'éprouve des alarmes;
Mon prince, chaque jour, vous chassez dans
ces lieux;
Ciel! pouvez-vous trouver des charmes
A suivre des forêts les hôtes furieux?
Tournez plutôt, tournez vos armes
Contre les tendres cœurs qui cèdent à vos
coups:
Des ours & des lions évitez le courroux.

Pendant que la reine s'emportoit contre la bergère, Mirtain étoit allé rendre compte à son maître de la mauvaise aventure du mouton. Le prince inquiet, accourut dans l'appartement de sa mère; mais elle étoit déjà passée chez le roi. Voyez, seigneur, lui dit-elle, voyez les nobles inclinations de votre fils; il aime cette malheureuse bergère, qui nous a persuadé qu'elle savoit des remèdes sûrs pour le guérir. Hélas! elle n'en fait que trop en effet, continua-t-elle; c'est l'amour qui l'a instruite; elle ne lui a rendu la santé que pour lui faire de plus grands maux; & si nous

ne prévenons les malheurs qui nous menacent, mon ſonge ne ſe trouvera que trop véritable. Vous êtes naturellement rigoureuſe, lui dit le roi, vous voudriez que votre fils ne ſongeât qu'à la princeſſe que vous lui deſtinez; la choſe n'eſt pas aiſée, il faut que vous ayez un peu d'indulgence pour ſon âge. Je ne puis ſouffrir votre prévention en ſa faveur, s'écria la reine, vous ne pouvez jamais le blâmer; tout ce que je vous demande, ſeigneur, c'eſt de conſentir que je l'éloigne pour quelque temps; l'abſence aura plus de pouvoir que toutes mes raiſons. Le roi aimoit la paix, il donna les mains à ce que ſa femme deſiroit, & ſur-le-champ elle revint dans ſon appartement.

Elle y trouva le prince; il attendoit avec la dernière inquiétude : mon fils, lui dit-elle, avant qu'il pût lui parler, le roi vient de me montrer des lettres du roi ſon frère; il le conjure de vous envoyer dans ſa cour, afin que vous connoiſſiez la princeſſe qui vous eſt deſtinée depuis votre enfance, & qu'elle vous connoiſſe auſſi; n'eſt-il pas juſte que vous jugiez vous-même de ſon mé-

rite, & que vous l'aimiez avant de vous unis ensemble pour jamais ? Je ne dois pas souhaiter des règles particulières pour moi, lui dit le prince ; ce n'est point la coutume, madame, que les souverains passent les uns chez les autres, & qu'ils consultent leur cœur plutôt que les raisons d'état qui les engagent à faire une alliance : la personne que vous me destinez sera belle ou laide, spirituelle ou bête, je ne vous obéirai pas moins. Je t'entends, scélérat, s'écria la reine, en éclatant tout d'un coup, je t'entends ; tu adores une indigne bergère, tu crains de la quitter ; tu la quitteras, ou je la ferai mourir à tes yeux ; mais si tu pars sans balancer, & que tu travailles à l'oublier, je la garderai auprès de moi, & l'aimerai autant que je la hais.

Le prince, aussi pâle que s'il eût été sur le point de perdre la vie, consultoit dans son esprit quel parti prendre ; il ne voyoit de tous côtés que des peines affreuses ; il savoit que sa mère étoit la plus cruelle & la plus vindicative princesse du monde ; il craignit que la résistance ne l'irritât, & que sa chère

maîtreſſe n'en reſſentît le contre-coup : enfin, preſſé de dire s'il vouloit partir, il y conſentit, comme un homme conſent à boire un verre de poiſon qui va le tuer.

Il eut à peine donné ſa parole, que ſortant de la chambre de ſa mère, il entra dans la ſienne le cœur ſi ſerré, qu'il penſa expirer. Il raconta ſon affliction au fidèle Mirtain, & dans l'impatience d'en faire part à Conſtancia, il fut la chercher ; elle étoit au fond d'une grotte, où elle ſe mettoit lorſque les ardeurs du ſoleil la brûloient dans le parterre. Il y avoit un petit lit de gazon au bord d'un ruiſſeau qui tomboit du haut d'un rocher de rocaille. En ce lieu paiſible, elle défit les nattes de ſes cheveux, ils étoient d'un blond argenté, plus fin que la ſoie & tout ondés ; elle mit ſes pieds nuds dans l'eau, dont le murmure agréable, joint à la fatigue du travail, la livrèrent inſenſiblement aux douceurs du ſommeil. Bien que ſes yeux fuſſent fermés, ils conſervoient mille attraits ; de longues paupières noires faiſoient éclater toute la blancheur de ſon teint ; les graces & les amours ſem-

bloient s'être rassemblés autour d'elle, la modestie & la douceur augmentoient sa beauté.

C'est en ce lieu que l'amoureux prince la trouva : il se souvint que la première fois qu'il l'avoit vue elle dormoit aussi; mais les sentimens qu'elle lui avoit inspirés depuis étoient devenus si tendres, qu'il auroit volontiers donné la moitié de sa vie pour passer l'autre auprès d'elle; il la regarda quelque temps avec un plaisir qui suspendit ses ennuis; ensuite parcourant ses beautés, il apperçut son pied plus blanc que la neige : il ne se lassoit pas de l'admirer, & s'approchant, il se mit à genoux & lui prit la main; aussitôt elle s'éveilla, elle parut fâchée de ce qu'il avoit vu son pied; elle le cacha en rougissant, comme une rose vermeille qui s'épanouit au lever de l'aurore.

Hélas! que cette belle couleur lui dura peu; elle remarqua une mortelle tristesse sur le visage de son prince : qu'avez-vous, seigneur, lui dit-elle toute effrayée, je connois dans vos yeux que vous êtes affligé? Ah! qui ne le seroit, ma chère princesse, lui dit-il en versant

des larmes qu'il n'eut pas la force de retenir, l'on va nous ſéparer; il faut que je parte, ou que j'expoſe vos jours à toutes les violences de la reine : elle ſait l'attachement que j'ai pour vous; elle a même vu le billet que vous m'avez écrit, une de ſes femmes me l'a dit; &, ſans vouloir entrer dans ma juſte douleur, elle m'envoie inhumainement chez le roi ſon frère. Que me dites-vous, prince, s'écria-t-elle, vous êtes ſur le point de m'abandonner, & vous croyez que cela eſt néceſſaire pour conſerver ma vie? pouvez-vous en imaginer un tel moyen? laiſſez-moi mourir à vos yeux, je ſerai moins à plaindre que de vivre éloignée de vous.

Une converſation ſi tendre ne pouvoit manquer d'être interrompue par des ſanglots & par des larmes; ces jeunes amans ne connoiſſoient point encore les rigueurs de l'abſence, ils ne les avoient pas prévues; & c'eſt ce qui ajoutoit de nouveaux ennuis à ceux dont ils avoient été traverſés. Ils ſe firent mille ſermens de ne changer jamais; le prince promit à Conſtancia de revenir avec la dernière diligence : je

ne pars, lui dit-il, que pour choquer mon oncle & sa fille, afin qu'il ne pense plus à me la donner pour femme, je ne travaillerai qu'à déplaire à cette princesse, & j'y réussirai. Ne vous montrez donc pas, lui dit Constancia ; car vous serez à son gré, quelques soins que vous preniez pour le contraire. Ils pleuroient tous deux si amèrement ; ils se regardoient avec une douleur si touchante, ils se faisoient des promesses réciproques si passionnées, que ce leur étoit un sujet de consolation de pouvoir se persuader toute l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, & que rien n'altéroit des sentimens si tendres & si vifs.

Le temps s'étoit passé dans cette douce conversation avec tant de rapidité, que la nuit étoit déjà fort obscure avant qu'ils eussent pensé à se séparer ; mais la reine voulant consulter le prince sur l'équipage qu'il mèneroit, il se hâta de le venir chercher ; il le trouva encore aux pieds de sa maîtresse, retenant sa main dans les siennes. Lorsqu'ils l'apperçurent, ils se saisirent à tel point, qu'ils ne pouvoient presque plus parler : il dit à son maître que la reine le deman-

doit ; il fallut obéir : la princesse s'éloigna de son côté.

La reine trouva le prince si mélancolique & si changé, qu'elle devina aisément ce qui en étoit la cause ; elle ne voulut plus lui en parler, il suffisoit qu'il partît. En effet, tout fut préparé avec une telle diligence, qu'il sembloit que les fées s'en mêloient. A son égard il n'étoit occupé que de ce qui avoit quelque rapport à sa passion. Il voulut que Mirtain restât à la cour, pour lui mander tous les jours des nouvelles de sa princesse ; il lui laissa ses plus belles pierreries, en cas qu'elle en eût besoin, & sa prévoyance n'oublia rien dans une occasion qui l'intéressoit tant.

Enfin il fallut partir. Le désespoir de nos jeunes amans ne sauroit être exprimé ; si quelque chose pouvoit le rendre moins violent, c'étoit l'espoir de se revoir bientôt. Constancia comprit alors toute la grandeur de son infortune : être fille de roi, avoir des états considérables & se trouver entre les mains d'une cruelle reine, qui éloignoit son fils dans la crainte qu'il ne l'aimât, elle qui ne lui étoit inférienre

en rien, & qui devoit être ardemment desirée des premiers souverains de l'univers; mais l'étoile en avoit décidé ainsi.

La reine, ravie de voir son fils absent, ne songea plus qu'à surprendre les lettres qu'on lui écrivoit : elle y réussit, & connut que Mirtain étoit son confident; elle donna ordre qu'on l'arrêtât sur un faux prétexte, & l'envoya dans un château où il souffroit une rude prison. Le prince, à ces nouvelles, s'irrita beaucoup; il écrivit au roi & à la reine, pour leur demander la liberté de son favori : ses prières n'eurent aucun effet; mais ce n'étoit pas en cela seul qu'on vouloit lui faire de la peine.

Un jour que la princesse se leva dès l'aurore, elle entra dans le partère pour cueillir des fleurs, dont on couvroit ordinairement la toilette de la reine; elle apperçut le fidèle Ruson qui marchoit assez loin devant elle, & qui retourna sur ses pas tout effrayé : comme elle s'avançoit pour voir ce qui lui causoit tant de peur, qu'il la tiroit par sa robe, afin de l'empêcher, (car il étoit tout plein d'esprit,) elle entendit les

sifflemens aigus de plusieurs serpens ; aussitôt elle fut environnée de crapauds, de vipères, de scorpions, d'aspics & de serpens qui l'entourèrent sans la piquer : ils s'élançoient en l'air pour se jeter sur elle, & retomboient toujours dans la même place, ne pouvant avancer.

Malgré la frayeur dont elle étoit saisie, elle ne laissa pas de remarquer ce prodige, & elle ne put l'attribuer qu'à une bague constellée qui venoit de son amant. De quelque côté qu'elle se tournât, elle voyoit accourir ces venimeuses bêtes ; les allées en étoient pleines, il y en avoit sur les fleurs & sous les arbres. La belle Constancia ne savoit que devenir ; elle apperçut la reine à sa fenêtre, qui rioit de sa frayeur : elle connut alors qu'elle ne devoit pas se promettre d'être secourue par ses ordres. Il faut mourir, dit-elle généreusement, ces affreux monstres qui m'environnent ne sont pas venus tout seuls ici, c'est la reine qui les y a fait apporter ; la voilà qui veut être spectatrice de la déplorable fin de ma vie : certainement elle a été jusqu'à cette heure si malheureuse, que je n'ai pas lieu de l'aimer, & si j'en regrette la

perte, les dieux, les justes dieux, me sont témoins de ce qui me touche en cette occasion.

Après avoir parlé ainsi, elle s'avança; tous les serpens & leurs camarades s'éloignoient d'elle à mesure qu'elle marchoit vers eux : elle sortit de cette manière avec autant d'étonnement qu'elle en causoit à la reine. Il y avoit longtemps qu'on apprêtoit ces dangereuses bêtes pour faire périr la bergère par leurs piqûres; elle pensoit que son fils n'en seroit point surpris, qu'il attribueroit sa mort à une cause naturelle, & qu'elle seroit à couvert de ses reproches; mais son projet ayant manqué, elle eut recours à un autre expédient.

Il y avoit au bout de la forêt une fée d'un abord inacccessible, car elle avoit des éléphans qui couroient sans cesse autour de la forêt, & qui dévoroient les pauvres voyageurs, leurs chevaux, & jusqu'aux fers dont ils étoient ferrés, tant ils avoient bon appétit. La reine étoit convenue avec elle, que si par un hasard presque inoui, quelqu'un de sa part arrivoit jusques à son palais, elle le chargeroit de quelque chose de mortel pour lui rapporter.

* * *

Elle appela Constancia, elle lui donna ses ordres, & lui dit de partir : elle avoit entendu à toutes ses compagnes du péril qu'il y avoit d'aller dans cette forêt ; & même une vieille bergère lui avoit raconté qu'elle s'en étoit tirée heureusement par le secours d'un petit mouton qu'elle avoit mené avec elle ; car quelque furieux que soient les éléphans, lorsqu'ils voient un agneau, ils deviennent aussi doux que lui : cette même bergère lui avoit encore dit qu'ayant été chargée de rapporter une ceinture brûlante à la reine, dans la crainte qu'elle ne la lui fît mettre, elle en avoit entouré des arbres qui en avoient été consumés, & qu'ensuite la ceinture ne lui fît plus le mal que la reine avoit espéré.

Lorsque la princesse écoutoit ce conte, elle ne croyoit pas qu'il lui seroit un jour utile ; mais quand la reine eut prononcé ses ordres, (d'un air air absolu, que l'arrêt en étoit irrévocable,) elle pria les dieux de la favoriser : elle prit Ruson avec elle, & partit pour la forêt périlleuse. La reine fut ravie : nous ne verrons plus, dit-elle au roi, l'objet

odieux des amours de notre fils, je l'ai envoyée dans un lieu où mille comme elle ne feroient pas le quart du déjeûner des éléphans. Le roi lui dit qu'elle étoit trop vindicative & qu'il ne pouvoit sempêcher d'avoir regret à la plus belle fille qu'il eût jamais vue. Vraiment, répliqua-t-elle, je vous conseille de l'aimer, & de répandre des larmes pour sa mort, comme l'insigne Constancio en répand pour son absence.

Cependant Constancia fut à peine dans la forêt, qu'elle se vit entourée d'élèphans. Ces horribles colosses, ravis de voir le beau mouton qui marchoit plus hardiment que sa maîtresse, le caressoient aussi doucement avec leurs formidables trompes, qu'une dame auroit pu le faire avec sa main. La princesse avoit tant de peur que les éléphans ne séparassent ses intérêts d'avec ceux de Ruson, qu'alle le prit entre ses bras, quoiqu'il fût déjà lourd : de quelque côté qu'elle se tournât, elle le leur montroit toujours ; ainsi elle s'avançoit diligemment vers le palais de cette inaccessible vieille.

Elle y parvint avec beaucoup de

crainte & de peine ; ce lieu lui parut fort négligé, la fée qui l'habitoit ne l'étoit pas moins : elle cachoit une partie de son étonnement de la voir chez elle, car il y avoit bien long-temps qu'aucunes créatures n'avoient pu y parvenir. Que demandez-vous, la belle fille, lui dit-elle ? La princesse lui fit humblement les recommandations de la reine, & la pria de sa part de lui envoyer la ceinture d'amitié. Elle ne sera pas refusée, dit-elle ; sans doute c'est pour vous. Je ne sais point, madame, répliqua-t-elle. Oh ! pour moi, je le sais bien ; & prenant dans sa cassette une ceinture de velours bleu, d'où pendoient de longs cordons pour mettre une bourse, des ciseaux & un couteau ; elle lui fit ce beau présent : tenez, lui dit-elle, cette ceinture vous rendra toute aimable, pourvu que vous la mettiez aussitôt que vous serez dans la forêt.

Après que Constancia l'eut remercié, elle se chargea de Ruson, qui lui étoit plus nécessaire que jamais ; les éléphans lui firent fête, & la laissèrent passer, malgré leur inclination déve-

rante : elle n'oublia pas de mettre la ceinture d'amitié autour d'un arbre ; en même temps il se prit à brûler, comme s'il eût été dans le plus grand feu du monde ; elle en ôta la ceinture, & fut la porter ainsi d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'elle ne les brûlât plus ; ensuite elle arriva au palais fort lasse.

Quand la reine la vit, elle demeura si surprise, qu'elle ne put s'en taire. Vous êtes une friponne, lui dit-elle, vous n'avez point été chez mon amie la fée. Vous me pardonnerez, madame, répondit la belle Constancia, je vous rapporte la ceinture d'amitié que je lui ai demandée de votre part. Ne l'avez-vous pas mise, ajouta la reine ? Elle est trop riche pour une pauvre bergère comme moi, répliqua-t elle. Non, non, reprit la reine, je vous la donne pour votre peine, ne manquez pas de vous en parer. Mais, dites-moi, qu'avez-vous rencontré sur le chemin ? J'ai vu, dit-elle, des éléphans si spirituels & qui ont tant d'adresse, qu'il n'y a point de pays où l'on ne prît plaisir à les voir ; il semble

que cette forêt est leur royaume, & qu'il y en a entre eux de plus absolus les uns que les autres. La reine étoit bien chagrine, & ne disoit pas tout ce qu'elle pensoit; mais elle espéroit que la ceinture brûleroit la bergère, sans que rien au monde pût l'en garantir. Si les les éléphans t'ont fait grace, disoit-elle tout bas, la ceinture me vengera: tu verras, malheureuse, quelle amitié j'ai pour toi, & le profit que tu recevras d'avoir su plaire à mon fils!

Constancia s'étoit retirée dans sa petite chambre, où elle pleuroit l'absence de son cher prince: elle n'osoit lui écrire, parce que la reine avoit des espions en campagne qui arrêtoient les courriers, & elle avoit pris de cette manière les lettres de son fils. Helas! Constancio, disoit-elle, vous recevrez bientôt de tristes nouvelles de moi; vous ne deviez point partir, & m'abandonner aux fureurs de votre mère; vous m'auriez défendue, ou vous auriez reçu mes derniers soupirs, au lieu que je suis livrée à son pouvoir tyrannique, & que je me trouve sans aucune consolation.

Elle

Elle alla au point du jour dans le jardin travailler à son ordinaire : elle y trouva encore mille bêtes venimeuses, dont sa bague la garantit. Elle avoit mis la ceinture de velours bleu ; & quand la reine l'apperçut qui cueilloit des fleurs aussi tranquillement que si elle n'avoit eu qu'un fil autour d'elle ; il n'a jamais été un dépit égal au sien. Quelle puissance s'intéresse pour cette bergère, s'écria-t-elle ? Par ses attraits elle enchante mon fils, & par des simples innocens elle lui rend la santé ; les serpens, les aspics, rampent à ses pieds sans la piquer ; les éléphans à sa vue deviennent obligeans & gracieux ; la ceinture qui devoit l'avoir brûlée par le pouvoir de féerie, ne sert qu'à la parer : il faut donc que j'aie recours à des remèdes plus certains.

Elle envoya aussitôt au port le capitaine de ses gardes, en qui elle avoit beaucoup de confiance, pour voir s'il n'y avoit point de navires prêts à partir pour les régions les plus éloignées. Il en trouva un qui devoit mettre à la voile au commencement de la nuit. La reine en eut grande joie ; elle fit parler au

patron : on lui proposa d'acheter la plus belle esclave qui fût au monde. Le marchand ravi le voulut bien : il vint au palais ; & sans que la pauvre Constancia en sût rien, il la vit dans le jardin. Il demeura surpris des charmes de cette incomparable fille, & la reine qui savoit tout mettre à profit, parce qu'elle étoit très-avare, la vendit fort cher.

Constancia ignoroit les nouveaux déplaisirs qu'on lui préparoit, elle se retira de bonne heure dans sa petite chambre, pour avoir le plaisir de rêver sans témoins à Constancio, & de faire réponse à une de ses lettres qu'elle avoit enfin reçue : elle la lisoit sans pouvoir quitter une lecture si agréable, lorsqu'elle vit entrer la reine. Cette princesse avoit une clef qui ouvroit toutes les serrures du palais : elle étoit suivie de deux muets & de son capitaine des gardes. Les muets lui mirent un mouchoir dans la bouche, lièrent ses mains & l'enlevèrent. Ruson voulut suivre sa chère maîtresse, la reine se jeta sur lui & l'en empêcha, car elle craignoit que ses bêlemens ne fussent entendus : elle vouloit que tout se passât avec beaucoup de

secret & de silence. Ainsi Constancia n'ayant aucun secours, fut transportée dans le vaisseau : comme l'on n'attendoit qu'elle pour partir, il cingla aussitôt en haute mer.

Il faut lui laisser faire son voyage. Telle étoit sa triste fortune, car la fée Souveraine n'avoit pu fléchir le Destin en sa faveur; & tout ce qu'elle pouvoit, c'étoit de la suivre par-tout dans une nue obscure où personne ne la voyoit. Cependant le prince Constancio, occupé de sa passion, ne gardoit plus de mesure avec la princesse qu'on lui avoit destinée; bien qu'il fût naturellement le plus poli de tous les hommes, il ne laissoit pas de lui faire mille brusqueries; elle s'en plaignoit souvent à son père, qui ne pouvoit s'empêcher d'en quereller son neveu; ainsi le mariage se reculoit fort. Quand la reine trouva à propos d'écrire au prince que Constancia étoit à l'extrémité, il en ressentit une douleur inexprimable : il ne voulut plus garder de mesures dans une rencontre où sa vie couroit pour le moins autant de risque que celle de sa maîtresse, & il partit comme un éclair.

Quelque diligence qu'il pût faire, il arriva trop tard. La reine, qui avoit prévu son retour, fit dire pendant quelques jours que Constancia étoit malade : elle mit auprès d'elle des femmes qui savoient parler & se taire, comme il leur étoit ordonné. Le bruit de sa mort se répandit ensuite, & l'on enterra une figure de cire, disant que c'étoit elle. La reine qui cherchoit tous les moyens possibles de convaincre le prince de cette mort, fit sortir Mirtain de prison, pour qu'il assistât à ses funérailles ; de sorte que le jour de son enterrement ayant été su de tout le monde, chacun y vint pour regretter cette charmante fille ; & la reine, qui composoit son visage comme elle vouloit, feignit de sentir cette perte par rapport au prince.

Il arriva avec toute l'inquiétude qu'on peut se figurer ; quand il entra dans la ville, il ne put s'empêcher de demander au premier qu'il trouva, des nouvelles de sa chère Constancia : ceux qui lui répondirent ne le connoissoient point ; & n'étant préparés sur rien, ils lui dirent qu'elle étoit morte. A ces funestes paroles il ne fut plus le maître de sa

douleur; il tomba de cheval ſans pouls, ſans voix. On s'aſſembla; l'on vit que c'étoit le prince, chacun s'empreſſa de le ſecourir, & on le porta preſque mort au palais.

Le roi reſſentit vivement le pitoyable état de ſon fils; la reine s'y étoit préparée, elle crut que le temps & la perte de ſes tendres eſpérances le guériroient; mais il étoit trop touché pour ſe conſoler: ſon déplaiſir, bien loin de diminuer, augmenta à tous momens. Il paſſa deux jours ſans voir ni parler à perſonne: il alla enſuite dans la chambre de la reine, les yeux pleins de larmes, la vue égarée, le viſage pâle. Il lui dit que c'étoit elle qui avoit fait mourir ſa chère Conſtancia, mais qu'elle en ſeroit bientôt punie puiſqu'il alloit mourir, & qu'il vouloit aller au lieu où elle étoit enterrée.

La reine ne pouvant l'en détourner, prit le parti de le conduire elle-même dans un bois planté de cyprès, où elle avoit fait élever le tombeau. Quand le prince ſe trouva au lieu où ſa maîtreſſe repoſoit pour toujours, il lui dit des choſes ſi tendres & ſi paſſionnées, que

jamais personne n'a parlé comme lui. Malgré la dûreté de la reine, elle fondoit en larmes : Mirtain s'affligeoit autant que son maître, & tous ceux qui l'entendoient partageoient son désespoir. Enfin, tout d'un coup poussé par sa fureur, il tira son épée, & s'approchant du marbre qui couvroit ce beau corps, il alloit se tuer, si la reine & Mirtain ne lui eussent arrêté le bras. Non, dit-il, rien au monde ne m'empêchera de mourir & de rejoindre ma chère princesse. Le nom de princesse qu'il donnoit à la bergère, surprit la reine; elle ne savoit si son fils rêvoit, & elle lui auroit cru l'esprit perdu, s'il n'avoit parlé juste dans tout ce qu'il disoit.

Elle lui demanda pourquoi il nommoit Constancia princesse : il répliqua qu'elle l'étoit, que son royaume s'appeloit le royaume des Déserts, qu'il n'y avoit point d'autre héritière, & qu'il n'en auroit jamais parlé s'il n'eût eu plus de mesures à garder. Hélas! mon fils, dit la reine, puisque Constancia est d'une naissance convenable à la vôtre, consolez-vous, car elle n'est point morte.

Il faut vous avouer, pour adoucir vos douleurs, que je l'ai vendue à des marchands; ils l'emmènent esclave. Ah! s'écria le prince, vous me parlez ainsi pour suspendre le dessein que j'ai formé de mourir; mais ma résolution est fixe, rien ne peut m'en détourner. Il faut, ajouta la reine, vous en convaincre par vos yeux. Aussitôt elle commanda que l'on déterrât la figure de cire. Comme il crut en la voyant d'abord que c'étoit le corps de son aimable princesse, il tomba dans une grande défaillance, dont on eut bien de la peine à le retirer. La reine l'assuroit inutilement que Constancia n'étoit point morte: après le mauvais tour qu'elle lui avoit fait, il ne pouvoit la croire; mais Mirtain sut le persuader cette vérité; il connoissoit l'attachement qu'il avoit pour lui, & qu'il ne seroit pas capable de lui dire un mensonge.

Il sentit quelque soulagement, parce que de tous les malheurs, le plus terrible c'est la mort, & il pouvoit encore se flatter du plaisir de revoir sa maîtresse. Cependant où la chercher? On ne connoissoit point les marchands qui l'avoient

acheté ; ils n'avoient pas dit où ils alloient : c'étoient là de grandes difficultés ; mais il n'en est guère qu'un véritable amour ne surmonte : il aimoit mieux périr en courant après les ravisseurs de sa maîtresse, que de vivre sans elle.

Il fit mille reproches à la reine sur son implacable dûreté ; il ajouta qu'elle auroit le temps de se repentir du mauvais tour qu'elle lui avoit joué, qu'il alloit partir, résolu de ne revenir jamais ; qu'ainsi voulant en perdre une, elle en perdroit deux. Cette mère affligée se jeta au cou de son fils, lui mouilla le visage de ses larmes, & le conjura par la vieillesse de son père & par l'amitié qu'elle avoit pour lui, de ne les pas abandonner ; que s'il les privoit de la consolation de le voir, il seroit cause de leur mort ; qu'il étoit leur unique espérance, s'ils venoient à manquer ; que leurs voisins & leurs ennemis s'empareroient du royaume. Le prince l'écouta froidement & respectueusement ; mais il avoit toujours devant les yeux la dureté qu'elle avoit eue pour Constancia : sans elle tous les royaumes de la terre

terre ne l'auroient point touché; de ſorte qu'il perſiſta avec une fermeté ſurprenante dans la réſolution de partir le lendemain.

Le roi eſſaya inutilement de le faire reſter; il paſſa la nuit à donner des ordres à Mirtain : il lui confia le fidèle mouton pour en avoir ſoin. Il prit une grande quantité de pierreries, & dit à Mirtain de garder les autres, & qu'il ſeroit le ſeul qui recevroit de ſes nouvelles, à condition de les tenir ſecrettes, parce qu'il vouloit faire reſſentir à ſa mère toutes les peines de l'inquiétude.

Le jour ne paroiſſoit pas encore, lorſque l'impatient Conſtancio monta à cheval, ſe dévouant à la fortune, & la priant de lui être aſſez favorable pour lui faire retrouver ſa maîtreſſe. Il ne ſavoit de quel côté tourner ſes pas; mais comme elle étoit partie dans un vaiſſeau, il crut qu'il devoit s'embarquer pour la ſuivre. Il ſe rendit au plus fameux port; & ſans être accompagné d'aucun de ſes domeſtiques, ni connu de perſonne, il s'informa du lieu le plus éloigné où l'on pouvoit aller, & enſuite

de toutes les côtes, plages & ports où ils surgiroient; puis il s'embarqua dans l'espérance qu'une passion aussi pure & aussi forte que la sienne, ne seroit pas toujours malheureuse.

Dès que l'on approchoit de terre, il montoit dans la chaloupe, & venoit parcourir le rivage, criant de tous côtés, Constancia, belle Constancia, où êtes-vous? Je vous cherche & je vous appelle en vain : serez-vous encore longtemps éloignée de moi! Ses regrets & ses plaintes étoient perdues dans le vague de l'air; il revenoit dans le vaisseau le cœur pénétré de douleur, & les yeux pleins de larmes.

Un soir que l'on avoit jeté l'ancre derrière un grand rocher, il vint à son ordinaire prendre terre sur le rivage; & comme le pays étoit inconnu, & la nuit fort obscure, ceux qui l'accompagnoient ne voulurent point s'avancer dans la crainte de périr en ce lieu. Pour le prince, qui faisoit peu de cas de sa vie, il se mit à marcher, tombant & se relevant cent fois; à la fin il découvrit une grande lueur, qui lui parut provenir de quelque feu : à mesure qu'il s'en appro-

choit, il entendoit beaucoup de bruit & des marteaux qui donnoient des coups terribles. Bien loin d'avoir peur, il se hâta d'arriver à une grande forge ouverte de tous les côtés, où la fournaise étoit si allumée, qu'il sembloit que le soleil brilloit au fond : trente géans, qui n'avoient chacun qu'un œil au milieu du front, travailloient en ce lieu à faire des armes.

Constancio s'approcha d'eux, & leur dit : Si vous êtes capables de pitié parmi le fer & le feu qui vous environnent, si par hasard vous avez vu aborder dans ces lieux la belle Constancia, que des marchands emmènent captive, que je sache où je pourrai la trouver, demandez-moi tout ce que j'ai au monde, je vous le donnerai de tout mon cœur. Il eut à peine cessé sa petite harangue, que le bruit qui avoit cessé à son arrivée, recommença avec plus de force. Hélas ! dit-il, vous n'êtes point touchés de ma douleur, barbares, je ne dois rien attendre de vous !

Il voulut aussitôt tourner ses pas ailleurs, quand il entendit une douce symphonie qui le ravit; & regardant vers

la fournaiſe, il vit le plus bel enfant que l'imagination puiſſe jamais ſe repréſenter : il étoit plus brillant que le feu dont il ſortit. Lorſqu'il eut conſidéré ſes charmes, le bandeau qui couvroit ſes yeux, l'arc & les flèches qu'il portoit, il ne douta point ce ne fût Cupidon. C'étoit lui en effet qui lui cria : arrête, Conſtancio, tu brûles d'une flamme trop pure pour que je te refuſe mon ſecours ; je m'appelle l'amour vertueux ; c'eſt moi qui t'ai bleſſé pour la jeune Conſtancia, & c'eſt moi qui la défends contre le géant qui la perſécute. La fée Souveraine eſt mon intime amie ; nous ſommes unis enſemble pour te la garder ; mais il faut que j'éprouve ta paſſion avant que de te découvrir où elle eſt. Ordonne, amour, ordonne tout ce qu'il te plaira, s'écria le prince, je n'omettrai rien pour t'obéir. Jette-toi dans ce feu, répliqua l'enfant, & ſouviens-toi que ſi tu n'aimes pas uniquement & fidèlement, tu es perdu. Je n'ai aucun ſujet d'avoir peur, dit Conſtancio ; auſſitôt il ſe jeta dans la fournaiſe ; il perdit toute connoiſſance, ne ſachant où il étoit, ni ce qu'il étoit lui-même.

Il dormit trente heures, & se trouva à son réveil le plus beau pigeon qui fût au monde; au lieu d'être dans cette horrible fournaise, il étoit couché dans un petit nid de roses, de jasmins & de chevrefeuilles. Il fut aussi surpris qu'on peut jamais l'être. ses pieds pattus, les différentes couleurs de ses plumes, & ses yeux tout de feu, l'étonnoient beaucoup; il se miroit dans un ruisseau, & voulant se plaindre, il trouva qu'il avoit perdu l'usage de la parole, quoiqu'il eût conservé celui de son esprit.

Il envisagea cette métamorphose comme le comble de tous les malheurs. Ah! perfide amour, pensoit-il en lui-même, quelle récompense donnes-tu au plus parfait de tous les amans? Faut-il être léger, traître & parjure pour trouver grace devant toi? J'en ai bien vu de ce caractère que tu as couronnés, pendant que tu affliges ceux qui sont véritablement fidèles. Que puis-je me promettre, continua-t-il, d'une figure aussi extraordinaire que la mienne? Me voilà pigeon: encore si je pouvois parler comme parla autrefois l'Oiseau bleu, (dont j'ai toute ma vie aimé le conte,)

je volerois si loin & si haut, je chercherois sous tant de climats différens ma chère maîtresse, & je m'en informerois à tant de personnes, que je la trouverois; mais je n'ai pas la liberté de prononcer son nom; & l'unique remède qu'il m'est permis de tenter, c'est de me précipiter dans quelque abîme pour y mourir.

Occupé de cette funeste résolution, il vola sur une haute montagne d'où il voulut se jeter en bas; mais ses aîles le soutinrent malgré lui: il en fut étonné; car n'ayant pas encore été pigeon, il ignoroit de quel secours peuvent être des plumes; il prit la résolution de se les arracher toutes, & sans quartier il commença de se plumer.

Ainsi dépouillé, il alloit tenter une nouvelle cabriole du sommet d'un roquand deux fi les survinrent. Dès qu'elles virent cet infortuné oiseau, l'une se dit à l'autre: d'où vient cet infortuné Pigeon? Sort il des serres aigues de quelque oiseau de proie, ou de la gueule d'une belette? J'ignore d'où il vient, répondit la plus jeune, mais je sais bien où il ira; & se jetant sur la pauvre bes-

tiole, elle ira ; continua-t-elle, tenir compagnie à cinq de son espèce, dont je veux faire une tourte pour la fée Souveraine.

Le prince pigeon l'entendant parler ainsi, bien loin de fuir, s'approcha pour qu'elle lui fît la grace de le tuer promptement ; mais ce qui devoit causer sa perte, le garantit ; car ces filles le trouvèrent si poli & si familier, qu'elles résolurent de le nourrir. La plus belle l'enferma dans une corbeille couverte où elle mettoit ordinairement son ouvrage, & elles continuèrent leur promenade.

Depuis quelques jours, disoit l'une d'elles, il semble que notre maîtresse a bien des affaires, elle monte à tout moment sur son chameau de feu, & va jour & nuit d'un pôle à l'autre sans s'arrêter. Si tu étois discrète, répartit sa compagne, je t'en apprendrois la raison, car elle a bien voulu me l'apprendre. Va, je saurai me taire, s'écria celle qui avoit déjà parlé, assures-toi de mon secret. Saches donc, reprit-elle, que sa princesse Constancia qu'elle aime si fort, est persécutée d'un géant qui veut l'épouser : il l'a mise dans une

tour ; & pour l'empêcher d'achever ce mariage, il faut qu'elle fasse des choses surprenantes.

Le prince écoutoit leur conversation du fond de son panier : il avoit cru jusqu'alors que rien ne pouvoit augmenter ses disgraces ; mais il connut avec une extrême douleur qu'il s'étoit bien trompé ; & l'on peut juger par tout ce que j'ai raconté de sa passion, & par les circonstances où il se trouvoit d'être devenu pigeonneau dans le temps où son secours étoit si nécessaire à sa princesse, qu'il ressentit un véritable désespoir ; son imagination ingénieuse à le tourmenter, lui représentoit Constancia dans la fatale tour, affligée par les importunités, les violences & les emportemens d'un redoutable géant : il appréhendoit qu'elle craignît, & qu'elle ne donnât les main à son mariage. Un moment après, il appréhendoit qu'elle ne craignît pas, & qu'elle n'exposât sa vie aux fureurs d'un tel amant. Il seroit difficile de représenter l'état où il étoit.

La jeune personne qui le portoit dans sa manette, étant de retour avec sa compagne au palais de la fée qu'elles ser-

voient, la trouvèrent qui se promenoit dans une allée sombre de son jardin. Elles se prosternèrent d'abord à ses pieds, & lui dirent ensuite : grande reine, voici un pigeon que nous avons trouvé; il est doux, il est familier, & s'il avoit des plumes, il seroit fort beau; nous avons résolu de le nourrir dans notre chambre; mais si vous l'agréez, il pourra quelquefois vous divertir dans la vôtre. La fée prit la corbeille où il étoit enfermé, elle l'en tira, & fit des réflexions sérieuses sur les grandeurs du monde; car il étoit extraordinaire de voir un prince tel que Constancio sous la figure d'un pigeon prêt à être rôti ou bouilli; & quoique ce fût elle qui eût jusqu'alors conduit cette métamorphose, & que rien n'arrivât que par ses ordres; cependant comme elle moralisoit volontiers sur tous les événemens, celui-là la frappa fort. Elle caressa le pigeonneau, & de sa part il n'oublia rien pour s'attirer son attention, afin qu'elle voulût le soulager dans sa triste aventure : il lui faisoit la révérence à la pigeonne, en tirant un peu le pied; il la béquetoit d'un air caressant : bien qu'il fût pi-

geon novice, il en savoit déjà plus que les vieux pères & les vieux ramiers.

La fée Souveraine le porta dans son cabinet, en ferma la porte, & lui dit : prince, le triste état où je te trouve aujourd'hui ne m'empêche pas de te connoître & de t'aimer, à cause de ma fille Constancia, qui est aussi peu indifférente pour toi que tu l'es pour elle : n'accuses personne que moi de ta métamorphose : je t'ai fait entrer dans la fournaise pour éprouver la candeur de ton amour : il est pur, il est ardent, il faut que tu aies tout l'honneur de l'aventure. Le pigeon baissa trois fois la tête en signe de reconnoissance, & il écouta ce que la fée vouloit lui dire.

La reine ta mère, reprit-elle, eut à peine reçu l'argent & les pierreries en échange de la princesse, qu'elle l'envoya avec la dernière violence aux marchands qui l'avoient achetée ; & sitôt qu'elle fut dans le vaisseau, ils firent voile aux grandes Indes, où ils étoient bien sûrs de se défaire avec beaucoup de profit du précieux joyau qu'ils emmenoient. Ses pleurs & ses prières ne changèrent point leur résolution : elle

difoit inutilement que le prince Conf-tancio la racnèteroit de tout ce qu'il poſſédoit au monde Plus elle leur faifoit valoir ce qu'ils en pouvoient attendre, plus ils fe hâtoie it de le fuir, dans la crainte qu'il ne fût averti de fon enlèvement, & qu'il ne vînt leur arracher cette proie.

Enfin, après avoir couru la moitié du monde, ils fe trouvèrent battus d'une furieufe tempête. La princeffe, accablée de fa douleur & des fatigues de la mer, étoit mourante; ils appréhendoient de la perdre, & fe fauvère t dans le premier port; mais comme ils débarquoient, ils virent venir un géant d'une grandeur épouvantable; il étoit fuivi de plufieurs autres, qui tous enfemble, dirent qu'ils vouloient voir ce qu'il y avoit de plut rare dans leur vaiffeau. Le géant etant entré, le premier objet qui frappa fa vue, ce fut la jeune princeffe; ils fe reconnurent auffitôt l'un & l'autre. Ah! petite fcélérate, s'écria-t-il, les dieux juftes & pitoyables te ramènent donc fous mon pouvoir: te fouvient-il du jour où je te trouvai, & que tu coupas mon fac? Je me trompe fi tu me

joues le même tour à présent. En effet, il la prit comme un aigle prend un poulet, & malgré sa résistance & les prières des marchands, il l'emporta dans ses bras, courant de toute sa force jusqu'à sa grande tour.

Cette tour est sur une haute montagne : les enchanteurs qui l'ont bâtie, n'ont rien oublié pour la rendre belle & curieuse. Il n'y a point de porte, l'on y monte par les fenêtres qui sont très-hautes ; les murs de diamans brillent comme le soleil, & sont d'une dureté à tout épreuve. En effet, ce que l'art & la nature rassemblent de plus riche est au-dessous de ce qu'on y voit. Quand le furieux géant tint la charmante Constancia, il lui dit qu'il vouloit l'épouser, & la rendre la plus heureuse personne de l'univers ; qu'elle seroit maîtresse de tous ses trésors, qu'il auroit la bonté de l'aimer, & qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût ravie de sa bonne fortune l'eût conduite vers lui. Elle lui fit connoître par ses larmes & ses lamentations, l'excès de son désespoir ; & comme je conduisois tout secrètement, malgré le dessin qui avoit juré la perte de Constan-

cia, j'inſpirai au géant des ſentimens de douceur qu'il n'avoit connus de ſa vie ; de ſorte qu'au lieu de ſe fâcher, il dit à la princeſſe qu'il lui donnoit un an, pendant lequel il ne lui feroit aucunes violences ; mais que ſi elle ne prenoit pas dans ce temps la réſolution de le ſatisfaire, il l'épouſeroit malgré elle, & qu'enſuite il la feroit mourir ; qu'ainſi elle pouvoit voir ce qui l'accommoderoit le mieux.

Après cette funeſte déclaration, il fit enfermer avec elle les plus belles filles du monde pour lui tenir compagnie, & la retirer de cette profonde triſteſſe où elle s'abîmoit. Il mit des géans aux environs de la tour pour empêcher que qui que ce fût en approchât : & en effet, ſi l'on avoit cette témérité, l'on en recevroit bientôt la punition, car ce ſont des gardes bien redoutables & bien cruels.

Enfin la pauvre princeſſe ne voyant aucune apparence d'être ſecourue, & qu'il ne reſte plus qu'un jour pour achever l'année, ſe prépare à ſe précipiter du haut de la tour dans la mer. Voilà, ſeigneur Pigeon, l'état où elle eſt ré-

duite; le ſeul remède que j'y trouve; c'eſt que vous voliez vers elle, tenant dans votre bec une petite bague que voilà; ſitôt qu'elle l'aura miſe à ſon doigt elle deviendra colombe, & vous vous ſauverez heureuſement.

Le pigeonneau étoit dans la dernière impatience de partir, il ne ſavoit comment le faire comprendre; il tirailla la manchette & le tablier en falbala de la fée; il s'approcha enſuite des fenêtres, où il donna quelques coups de bec contre les vitres. Tout cela vouloit dire en langage pigeonique: je vous ſupplie, madame, de m'envoyer avec votre bague enchantée pour ſoulager notre belle princeſſe. Elle entendit ſon jargon, & répondant à ſes deſirs, allez, volez, charmant pigeon, lui dit elle, voici la bague qui vous guidera; prenez grand ſoin de ne la pas perdre, car il n'y a que vous au monde qui puiſſiez retirer Conſtancia du lieu où elle eſt.

Le prince pigeon, comme je l'ai déjà dit, n'avoit point de plumes, il ſe les avoit arrachées dans ſon extrême déſeſpoir. La fée le frotta d'une eſſence merveilleuſe, qui lui en fit revenir de

ſi belles & ſi extraordinaires, que les pigeons de Vénus n'étoient pas dignes d'entrer eu aucune comparaiſon avec lui. Il fut ravi de ſe voir ſi bien remplumé ; & prenant l'eſſor, il arriva au lever de l'aurore ſur le haut de la tour, dont les murs de diamans brilloient à un tel point, que le ſoleil a moins de feu dans ſon plus grand éclat. Il y avoit un ſpacieux jardin ſur le donjon, au milieu duquel s'élevoit un oranger chargé de fleurs & de fruits ; le reſte du jardin étoit fort curieux, & le prince pigeon n'auroit pas été indifférent au plaiſir de l'admirer, s'il n'avoit été occupé de choſes bien plus importantes.

Il ſe percha ſur l'oranger ; il tenoit dans ſon bec la bague, & reſſentoit une terrible inquiétude lorſque la princeſſe entra : elle avoit une longue robe blanche, ſa tête étoit couverte d'un grand voile noir brodé d'or ; il étoit abattu ſur ſon viſage, & traînoit de tous côtés. L'amoureux pigeon auroit pu douter que c'étoit elle, ſi la nobleſſe de ſa taille & ſon air majeſtueux euſſent pu être dans un autre à un point ſi parfait. Elle vint s'aſſeoir ſous l'oranger,

& levant son voile tout d'un coup, il en demeura pour quelque temps ébloui.

Tristes regrets, tristes pensées, s'écria-t-elle! vous êtes à présent inutiles, mon cœur affligé a passé un an entier entre la crainte & l'espérance; mais le terme fatal est arrivé! c'est aujourd'hui, c'est dans quelques heures, qu'il faut que je meure ou que j'épouse le géant. Hélas! est-il possible que la fée Souveraine & le prince Constancio m'aient si fort abandonnée! que leur ai-je fait? Mais à quoi me servent ces réflexions? Ne vaut-il pas mieux exécuter le noble dessein que j'ai conçu? Elle se leva d'un air plein de hardiesse pour se précipiter: cependant, comme le moindre bruit lui faisoit peur, & qu'elle entendit le pigeonneau qui s'agitoit sur l'arbre, elle leva les yeux pour voir ce que c'étoit; en même temps il vola sur elle, & posa dans son sein l'importante petite bague. La princesse, surprise des caresses de ce bel oiseau & de son charmant plumage, ne le fut pas moins du présent qu'il venoit de lui faire. Elle considéra la

bague, elle y remarqua quelque caractère mystérieux, & elle la tenoit encore lorsque le géant entra dans le jardin, sans qu'elle l'eût même entendu venir.

Quelques-unes des femmes qui la servoient étoient allé rendre compte à ce terrible amant du désespoir de la princesse, & qu'elle vouloit se tuer plutôt que de l'épouser. Lorsqu'il sut qu'elle étoit montée si matin au haut de la tour, il craignoit une funeste catastrophe : son cœur qui jusqu'alors n'avoit été capable que de barbarie, étoit tellement enchanté des beaux yeux de cette aimable personne, qu'il l'aimoit avec délicatesse. O dieux ! que devint-elle quand elle le vit ! elle appréhenda qu'il ne lui ôtât les moyens qu'elle cherchoit de mourir. Le pauvre pigeon n'étoit pas médiocrement effrayé de ce formidable colosse. Dans le trouble où elle étoit, elle mit la bague à son doigt, & sur-le-champ, ô merveille, elle fut métamorphosée en colombe, & s'envola à tire-d'aîles avec le fidèle pigeon.

Jamais surprise n'a égalé celle du

géant. Après avoir regardé sa maîtresse devenue colombe, qui traversoit le vaste espace de l'air, il demeura quelque temps immobile, puis il poussa des cris & des hurlemens qui ébranlèrent les montagnes, & ne finirent qu'avec sa vie : il la termina au fond de la mer, où il étoit bien plus juste qu'il se noyât que la charmante princesse. Elle s'éloignoit donc très-diligemment avec son guide; mais lorsqu'ils eurent fait un assez long chemin pour ne plus rien craindre, ils s'abattirent doucement dans un bois fort sombre par la quantité d'arbres, & fort agréable à cause de l'herbe verte & des fleurs qui couvroient la terre. Constancia ignoroit encore que le pigeon fût son véritable amant. Il étoit très-affligé de ne pouvoir parler pour lui en rendre compte, quand il sentit une main invisible qui lui délioit la langue; il en eut une sensible joie, & dit aussitôt à la princesse : Votre cœur ne vous a-t-il pas appris, charmante colombe, que vous êtes avec un pigeon qui brûle toujours des mêmes feux que vous allumez? Mon cœur souhaitoit le bonheur

qui m'arrive, répliqua-t-elle, mais il n'osoit s'en flatter. Hélas, qui l'auroit pu imaginer ! j'étois sur le point de périr sous les coups de ma bisarre fortune ; vous êtes venu m'arracher d'entre les bras de la mort, ou d'un monstre que je redoutois plus qu'elle.

Le prince, ravi d'entendre parler sa colombe, & de la retrouver aussi tendre qu'il la desiroit, lui dit tout ce que la passion la plus délicate peut inspirer ; il lui raconta ce qui s'étoit passé depuis le triste moment de son absence, partilièrement la rencontre surprenante de l'amour forgeron & de la fée dans son palais : elle eut une grande joie de savoir que sa meilleure amie étoit toujours dans ses intérêts. Allons la trouver, mon cher prince, dit-elle à Constancio, & la remercier de tout le bien qu'elle nous a fait : elle nous rendra notre première figure ; nous retournerons dans votre royaume ou dans le mien.

Si vous m'aimiez autant que je vous aime, répliqua-t-il, je vous ferois une proposition où l'amour seul a part. Mais, aimable princesse, vous m'allez dire que

je suis un extravagant. Ne ménagez point la réputation de votre esprit aux dépens de votre cœur, reprit-elle, parlez sans crainte, je vous entendrai toujours avec plaisir. Je serois d'avis, contiuua-t-il, que nous ne changeassions point de figure; vous colombe, & moi pigeon, pouvons brûler des mêmes feux qui ont brûlé Constancio & Constancia. Je suis persuadé qu'étant débarrassés du soin de nos royaumes, n'ayant ni conseil à tenir, ni guerre à faire, ni audiences à donner, exempts de jouer sans cesse un rôle importun sur le grand théâtre du monde, il nous sera plus aisé de vivre dans cette aimable solitude. Ah! s'écria la Colombe, que votre dessein renferme de grandeur & de délicatesse! Quelque jeune que je sois, hélas! j'ai tant éprouvé de disgraces; la fortuue, jalouse de mon innocente beauté, m'a persécutée si opiniâtrément, que je serai ravie de renoncer à tous les biens qu'elle donne, afin de ne vivre que pour vous. Oui, mon cher prince, j'y consens: choisissons un pays agréable, & passons sous cette métamorphose nos plus beaux jours; menons

une vie innocente, ſans ambition & ſans deſirs que ceux qu'un amour vertueux inſpire.

C'eſt moi qui veux vous guider, s'écria l'Amour en deſcendant du plus haut de l'Olympe. Un deſſein ſi tendre mérite ma protection; & la mienne auſſi, dit la fée Souveraine, qui parut tout d'un coup. Je viens vous chercher pour m'avancer de quelques momens le plaiſir de vous voir. Le pigeon & la colombe eurent autant de joie que de ſurpriſe de ce nouvel événement. Nous nous mettons ſous votre conduite, dit Conſtancia à la fée. Ne nous abandonnez pas, dit Conſtancio à l'Amour. Venez, dit-il, à Paphos, l'on y reſpecte encore ma mère, & l'on y aime toujours les oiſeaux qui lui étoient conſacrés. Non, répondit la princeſſe, nous ne cherchons point le commerce des hommes : heureux qui peut y renoncer! il nous faut ſeulement une belle ſolitude.

La fée auſſitôt frappa la terre de ſa baguette. L'Amour la frappa d'une flèche dorée. Ils virent en même temps le plus beau déſert de la nature, & le mieux orné de bois, de fleurs, de prairies &

de fontaines. Restez-y des millions d'années, s'écria l'Amour. Jurez-vous une fidélité éternelle en présence de cette merveilleuse fée. Je le jure à ma colombe, s'écria le pigeon. Je le jure à mon pigeon, s'écria la colombe. Votre mariage, dit la fée, ne pouvoit être fait par un dieu plus capable de le rendre heureux. Au reste, je vous promets que si vous vous lassez de cette métamorphose, je ne vous abandonnerai point, & je vous rendrai votre première figure. Pigeon & Colombe en remercièrent la fée ; mais ils l'assurèrent qu'ils ne l'appelleroient point pour cela ; qu'ils avoient trop éprouvé les malheurs de la vie : ils la prièrent seulement de leur faire venir Ruson, en cas qu'il ne fût pas mort. Il a changé d'état, dit l'amour, c'est moi qui l'avois condamné à être mouton. Il m'a fait pitié, je l'ai rétabli sur le trône d'où je l'avois arraché. A ces nouvelles, Constancia ne fut plus surprise des jolies choses qu'elle lui avoit vu faire. Elle conjura l'Amour de lui apprendre les aventures d'un mouton qui lui avoit été si cher. Je viendrai vous les dire, répliqua-t-il obligeamment. Pour aujourd'hui, je suis attendu & souhaité en tant d'endroits,

que je ne sçais où j'irai le premier. Adieu, continua-t-il, heureux & tendres époux, vous pouvez vous vanter d'être les plus sages de mon empire.

La fée Souveraine resta quelque temps avec les nouveaux mariés. Elle ne pouvoit assez louer le mépris qu'ils faisoient des grandeurs de la terre; mais il est bien certain qu'ils prenoient le meilleur parti pour la tranquillité de la vie. Enfin elle les quitta; l'on a sû par elle & par l'Amour, que le prince Pigeon & la princesse Colombe se sont toujours aimés fidèlement.

D'un amour pur nous voyons le destin:
Des troubles renaissans, un espoir incertain,
De tristes accidens, de fatales traverses
Affligent quelquefois les plus parfaits amans.
L'amour qui nous unit par des nœuds si charmans,
Pour conduire au bonheur a des routes diverses,
Le ciel, en les troublant, assure nos desirs.
Jeunes cœurs, il est vrai, des épreuves si rudes
Vous arrachent des pleurs, vous coûtent des soupirs;

Mais quand l'amour est pur, peines, inquiétudes,
Sont autant de garans des plus charmans plaisirs.

F I N.